ISSN 1969-2137
Octobre-Novembre-Décembre 2016
10 €

Lignes de crêtes

n°33 Appartenance(s) et engagement(s)

Malgré tout, je continue

Foi incarnée ?

Se reconstruire et s'engager

Trois portraits

Prochains rendez-vous

CdEP
Chrétiens dans l'Enseignement Public

Lignes de crêtes

est la revue de *Chrétiens dans l'Enseignement Public*, résultat de la fusion des Équipes Enseignantes et de la Paroisse Universitaire.

Elle s'adresse à ceux qui se sentent concernés par l'école et les questions d'éducation, qui ont le souci de nourrir leur foi pour faire vivre leurs engagements et éclairer leur regard sur le monde.

Abonnement à *Lignes de crêtes*

normal (non-cotisants)	36 €
réduit (cotisants, aumôniers)	25 €
soutien	à partir de 40 €
étranger	40 €

Cotisation à *Chrétiens dans l'Enseignement Public*

Cotisation minimale annuelle de 40 €

Cependant, nous vous proposons de déterminer le montant de votre cotisation en fonction de vos possibilités. Vous trouverez ci-dessous un tableau donnant des indications de montant.

traitement mensuel	cotisation
1000-1500 €	80 €
1500-2000 €	120 €
+ de 2000 €	160 € ou plus

Merci de libeller votre chèque à l'ordre de *Chrétiens dans l'Enseignement Public* et de l'envoyer à :

Chrétiens dans l'Enseignement Public
67 rue du Faubourg-Saint-Denis
75010 Paris - tél : 01 43 35 28 50

Couverture
Page 1 et 4 : Montage Suzanne Cahen

Sommaire

Éditorial : Appartenance(s) et engagement(s) ..... p 3
La vérité des mots (J.-L. Gourdain) ..... p 4

Métier
Se ressembler par ses différences (M. Becker) ..... p 5
Malgré tout, je continue (Marianne) ..... p 6
Sortie scolaire et
conflit de loyauté (É. Tartar Goddet) ..... p 8
Lecture pour tous (C. Guilbaud) ..... p 9
Mon engagement syndical (Maud/Catherine) ..... p 10

Église et Foi
Le passeur (E. Lasida) ..... p 13
L'identité chrétienne (J.-L. Gourdain) ..... p 14
Foi incarnée ? (M. Annequin) ..... p 16

Société
Que deviennent nos engagements ? (J. Joncheray) . p 18
Les quatre facettes de l'identité (É. Tartar Goddet) p 19
Appartenances multiples (Colette) ..... p 20
Le vêtement à l'adolescence (É. Tartar Goddet) ..... p 20
Apprivoiser la panthère (J.-L. Gourdain) ..... p 22
Double nationalité (B. Petit) ..... p 23
Se reconstruire et s'engager (Gilles B.) ..... p 24
..... p 26
Identité(s) numérique(s) (I. Tellier) ..... p 27

Relecture Biblique
Un chemin difficile à trouver (K. B.) ..... p 28

Et ailleurs ?
..... p 30
Nous risquons d'être les "perdants" (Y. R)..... p 32
Enseigner la francophonie (P. S.) ..... p 34
Langues (A.B.) ..... p 36
Michaëlle Jean (Secrétariat de la francophonie) .... p 36

Vie culturelle
À propos de radicalisation (A-M. Marty) ..... p 37
Dans un monde qui change... (P. Fournier) ..... p 38
Livres ..... p 39
Livres d'enfants (M. Becker) ..... p 40

Vie de l'association
Spiritualité, recherche de sens ..... p 41
Été 2016 ..... p 42
Hommage à Marie Silve (P. Fournier) ..... p 43
Session des actifs (M. Lesquoy) ..... p 44
Prochains rendez-vous ..... p 45

Iconographie
Sagesse (A. Gobenceaux) ..... p 46

Site de CdEP : www.cdep-asso.org

Directeur de publication : Michèle Lesquoy - Commission Paritaire des Publications et Agences de Presse n° 0217 G 81752 du 7 juin 2012
Imprimerie Chauveau-Indica, 2 rue 19 Mars 1962 - 28630 Le COUDRAY

Appartenance(s) et engagement(s) :

Dialogue entre A et B[1]

A - Le sentiment d'appartenance à un collectif est mal en point dans la nation. Les gens ne s'engagent plus : dans les associations, il n'y a plus personne...

> ***B - Pourtant les gens souhaitent de plus en plus s'investir de façon concrète. Le sentiment d'appartenance à un groupe n'est pas mort ! On n'est pas dans un désert.***

A - Les jeunes ne se sentent plus partie prenante de notre histoire, alors qu'on a le sentiment que tout part d'eux...

> ***B - Des jeunes cependant cumulent des cercles variés d'amis sans éliminer pour autant les copains d'enfance. En dépit des itinéraires différents, des liens sont maintenus entre des adultes, parce qu'il y a eu un événement qui les a soudés davantage. Des familles ont aussi un plaisir certain à se retrouver.***

A - En quoi s'agit-il encore d'engagements ? J'y vois plutôt une forme de communautarisme : on se replie sur la famille, sur son groupe d'amis... et on oublie les autres ! Je te pose la question : quels sont les engagements qu'on est prêt à prendre dans la société ?

> ***B - C'est une bonne question. Mais n'oublie pas que beaucoup de jeunes s'engagent dans des actions plus ou moins ponctuelles, humanitaires en particulier. Les formes de l'engagement évoluent mais on vit encore d'engagement. Et puis, qui dit engagements et appartenances nécessite aussi de réfléchir à exclusion et tolérance.***

A - Je te vois venir ! Je parie que tu vas encore me parler d'école et d'éducation !

> ***B - Précisément ! Dans l'école, on n'a pas toujours le droit de faire rentrer du particulier...***

Comment y travailler pour faire coexister en harmonie les diverses appartenances ?

À ces questions ou remarques, issues de vos rencontres, nous espérons que vous pourrez trouver matière à réponses ou réflexion par le dossier de ce numéro.

Vous en souhaitant une bonne lecture...

Le Comité de rédaction
de *Lignes de Crêtes*

1/ Petit clin d'œil à Diderot, dont le Supplément au voyage de Bougainville *a pour sous-titre :* Dialogue entre A et B.

Engagement et appartenance : la vérité des mots

À force d'utiliser certains termes, on n'en perçoit plus la signification ni l'origine. C'est ainsi que, réfléchissant sur le thème de ce numéro, je me suis soudain aperçu que dans engagement, il y a gage ! Et, de fait, le premier sens donné par les dictionnaires comme *le Petit Robert est "action de mettre en gage"*, que ce dernier mot, qui nous vient du francique waddi, désigne *"ce qu'on dépose entre les mains de quelqu'un à titre de garantie"*. Ceux qui aiment les romans du XIXe siècle se souviennent que mettre en gage quelque objet plus ou moins précieux au Mont-de-Piété ou chez un terrible usurier apparaît souvent comme un ultime recours pour les pauvres ou ceux qui sont ruinés ! Et le prêt sur gage continue d'être une réalité aujourd'hui !

Mais alors, quand je prends un ou des engagements, quand je m'engage, qu'est-ce que je mets en gage ? Ne serait-ce pas moi-même et ma liberté personnelle, comme l'analyse grammaticale du verbe s'engager nous conduit à le supposer puisque le pronom *se* apparaît bien comme l'objet de l'engagement ? Du reste, le deuxième sens donné par le Petit Robert met en lumière l'aspect impératif et contraignant de l'engagement pour celui qui le prend : *"action de se lier par une promesse ou une convention"*. Le Littré, de son côté, donne comme *exemples : "être tenu par un engagement écrit. Faire honneur à ses engagements"*. Voilà qui nous invite à prendre au sérieux toute forme d'engagement : ce n'est pas une parole en l'air, ce n'est pas une lubie à laquelle je pourrais renoncer par simple caprice ou par convenance personnelle, c'est un acte grave où je suis impliqué tout entier, où je mets en jeu ma liberté, où il y va de ce que je suis et de l'image que je veux donner de moi-même aux autres. N'en déplaise à feu Charles Pasqua, les promesses n'engagent pas que ceux qui les reçoivent, elles ont pour garantie la personne même qui les prononce et il ne faut pas que tel ou tel homme politique se plaigne d'être déconsidéré s'il ne les tient pas !

Plus profondément encore, le dictionnaire Larousse consulté sur Internet rappelle que l'engagement est, *"pour les existentialistes, l'acte par lequel l'individu assume les valeurs qu'il a choisies et donne, grâce à ce libre choix, un sens à son existence"*. L'engagement ou les engagements au service d'une cause (sens récent de ce terme[1], qui provient vraisemblablement du succès de l'existentialisme après-guerre), les responsabilités qu'on prend dans une association, un parti politique, une Eglise, bref dans la société, sont donc un moyen pour chacun d'entre nous à la fois d'agir au profit de la collectivité et de donner sens à son existence personnelle par cette action même.

Quel rapport établir entre engagement(s) et appartenance(s) ? L'appartenance, définie, toujours selon le Petit Robert, comme le *"fait pour un individu d'appartenir[2] à une collectivité"* semble être passive, subie, liée aux hasards de la naissance et aux contingences sociales, quand l'engagement est actif. Mais s'engager, n'est-ce pas vouloir donner sens à son appartenance et exprimer sa liberté en choisissant librement ses propres appartenances ?

Jean-Louis Gourdain
Rouen

1/ Dans le Petit Robert, édition 2009, que je possède, ce sens n'apparaît qu'en dernier des dix sens retenus, après, entre autres, l'engagement militaire et l'engagement sportif, et seulement par le biais de l'engagement de l'intellectuel ou de l'artiste : un sens qui n'est attesté qu'à partir de 1945.

2/ de ad pertinere : "se rattacher à".

Réédition

Le livre de Marie-Claude Blais, *La Solidarité, Histoire d'une idée* (Gallimard, 2007, 22,50 €) est désormais réimprimé et à nouveau disponible en librairie.

Marie-Claude Blais nous avait donné un aperçu de son ouvrage dans le précédent numéro de Lignes de Crêtes, n° 32, p. 34-35 : "Solidarité, un mot-valise". Faire l'histoire de l'idée de solidarité permet de comprendre la quasi-unanimité dont elle fait aujourd'hui l'objet tout en en soulignant à la fois la valeur et les ambiguïtés.

Se ressembler par ses différences

Recevoir à l'école un élève non francophone, arrivant tout juste chez nous, ne connaissant ni notre langue ni nos coutumes, c'est toujours une aventure qui ébranle. Toujours une rencontre décisive dès le premier regard. On ne peut pas rater l'accueil d'un enfant qui va devoir s'abandonner à nous pendant une année scolaire ou plus. Soit il nous fera confiance et nous pourrons construire n'importe quoi ensemble. Soit il ne nous fera pas confiance et le chemin sera long à parcourir et parsemé d'obstacles...

La magie de notre métier est que les choses se font le plus souvent dans notre dos, sans que nous sachions comment cela arrive

Chacune de ces rencontres est unique, chacun de ces enfants arrive avec son bagage, composé en partie de moments de bonheur passé et en partie de souffrances et de questionnements concernant son arrivée en France.

Me voilà donc au milieu d'un groupe d'enfants dont le seul point commun est d'être arrivés en France cette année. Le seul point commun de tous ces élèves est qu'ils sont différents. Différents les uns des autres – ils viennent de pays différents, parlent des langues différentes, s'habillent différemment, se coiffent différemment, mangent des aliments différents, connaissent des histoires différentes, pratiquent des religions différentes... Et différents évidemment des autres élèves de l'école qui, eux, parlent français et ont été scolarisés en France depuis leur plus jeune âge.

Comment créer une cohésion de groupe alors même que ces enfants arrivent à l'école au compte-goutte tout au long de l'année ?

La magie de notre métier est que les choses se font le plus souvent dans notre dos, sans que nous sachions comment cela arrive. Phrase à mettre en valeur ?

Nous sommes là pour poser un regard bienveillant et encourageant sur nos élèves, pour prendre le temps de les rassurer – par des gestes, des sourires et un ton de voix apaisant plutôt que par des mots, tant qu'ils ne comprennent pas le français – et pour leur montrer qu'ils ont du prix à nos yeux, chacun, dans son individualité, dans sa différence. Non pas malgré sa différence, mais grâce à sa différence qui est une richesse.

Et eux acceptent cette situation. Je dirais même que, souvent, ils la devancent, en se déposant volontairement entre nos mains d'enseignants. Ils viennent à nous et comptent sur nous pour les amener à donner le meilleur d'eux-mêmes. Et c'est parce qu'ils nous font confiance qu'ils réussissent le miracle d'apprendre si vite notre langue – pour moi qui peine toujours à retenir trois mots de tamoul, cela demeure un miracle de voir ces petits parvenir si rapidement à maîtriser (même imparfaitement) le français.

C'est, à mon avis, cette démarche de confiance absolue et d'abandon qui crée la cohésion du groupe. Ces enfants se reconnaissent entre eux parce qu'ils sont différents mais, surtout, parce qu'eux seuls ont un besoin vital de croire (de savoir, même) que nous sommes ceux sur qui ils peuvent et doivent s'appuyer pour avancer. C'est cela leur point commun le plus fondamental. Il n'est jamais explicité, jamais exprimé, jamais entendu, jamais dit, mais il se crée dès la première rencontre. Il devient un constituant-même de chaque enfant de la classe.

Les élèves primo arrivants reconnaissent immédiatement leur appartenance à la classe parce qu'ils lisent dans le comportement des autres qu'ils sont tous égaux dans leur abandon total.

Ils se croient démunis dans ce pays qu'ils ne connaissent pas encore, mais c'est leur confiance qui deviendra leur plus grande force car elle leur donnera le courage de tenter d'apprivoiser nos codes sans avoir peur de tomber. Une main sera tendue pour les relever à chaque fois au sein du groupe.

En se déposant volontairement entre nos mains d'enseignants

Théorie ? Utopie ?

Il est vrai que ces classes peuvent aussi être le berceau de grandes violences lorsque les enfants ont vécu des choses atroces ou ne savent pas encore exprimer leurs maux par des mots.

Mais dans tous les groupes que j'ai eu la chance d'accompagner, chez tous ces enfants, même les plus violents, il y avait une soif immense d'être reconnus comme membres de la classe et l'envie de consacrer leur énergie à parvenir à se laisser aider.

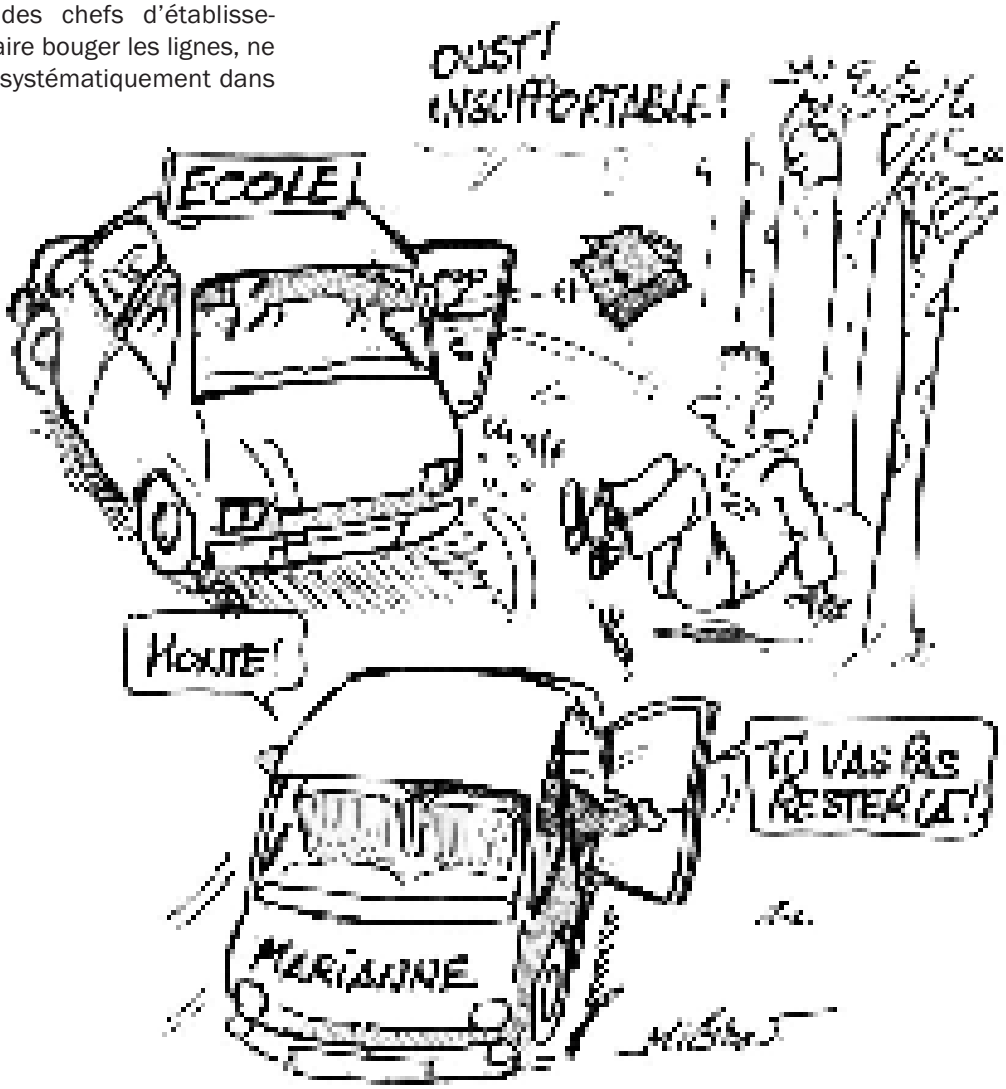
Certains échecs demeurent cuisants. Mais avoir le droit d'exprimer fièrement sa différence a toujours été une joie pour les élèves.

Marie Becker
Val-de-Marne

Malgré tout, je continue

Demain, je vais faire partie d'un nouveau groupe. Un groupe de professionnels exerçant dans l'Académie de Versailles et qui suivront cette année un diplôme universitaire créé par le psychologue clinicien Philippe Jeammet sur les adolescents difficiles. J'ai déjà rencontré les membres de ce groupe auquel je vais appartenir un mercredi après-midi au rectorat. Point commun à tous les participants à cette formation (des professeurs, des CPE, des infirmières, des chefs d'établissement) : faire bouger les lignes, ne pas être systématiquement dans la sanction mais dans la réponse éducative. Autre point commun : chacun se sent seul dans son établissement à tenir cette posture.

Être enseignant comme moi dans un collège, c'est beaucoup d'appartenances. Celle qui devrait prévaloir, c'est l'appartenance au corps enseignant, et ce, quelle que soit la situation, même la plus condamnable. Appartenance que je refuse de plus en plus, corporatisme aveugle. Alors à quoi est-ce que j'appartiens ? Avec quelques collègues - souvent les mêmes - j'appartiens au groupe-ressource tutorat, j'appartiens au groupe-ressource harcèlement, j'ai appartenu à des équipes de professeurs dans des classes d'élèves "à raccrocher". J'appartiens aussi au groupe des professeurs formés en 2015 pour être des référents sur les valeurs de la République. Et aussi au groupe des professeurs formés pour expliquer le bien-fondé de la réforme du collège.



Parfois, nous ne sommes plus que deux ou trois dans un groupe. Parfois même je suis toute seule. Alors finalement, ce sont de petites appartenances, celles qui durent le temps d'une mesure ministérielle, académique, le temps du passage de quelques collègues engagés, prêts à faire beaucoup, mais qui s'en vont vite, trop vite. Pourtant ce sont des appartenances qui me font grandir. Mais surtout, j'appartiens au collège Le Bien Nommé, et bien plus, le collège m'appartient : c'est mon collège.

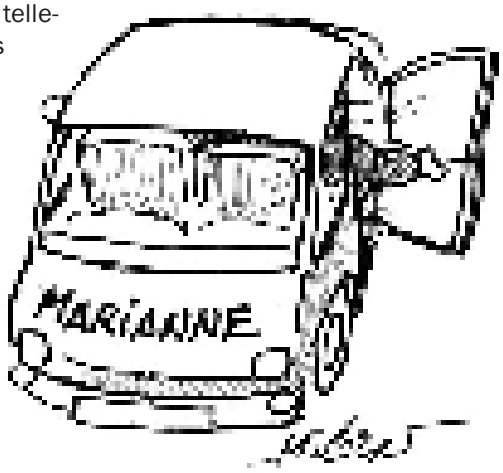
Cette rentrée, nous avons un nouveau chef d'établissement. Pour la première fois, j'ai l'impression que c'est un "étranger" qui arrive chez moi. Privilège de l'ancienneté. Et je serre les dents parce qu'il ne prend pas les décisions qui vont dans le sens de tout ce que nous avons construit avec l'ancienne principale au prix de nombreuses heures de travail. Tous mes collègues-copains sont partis en trois ans (autre appartenance révolue), je reste seule, mais moi, est-ce que je partirai ? Est-ce que je partirai lasse de voir les choses se défaire, les élèves exclus au fil de conseils de discipline convoqués arbitrairement ? Est-ce que, ne supportant plus de me dire que ces mêmes élèves n'en seront qu'un peu plus brisés, je partirai à mon tour ?

Car ces petits dont on se demande aujourd'hui un peu tard s'ils se sentent appartenir à la République, comment les y raccrocher en les rejetant du collège ? Il est si facile de se débarrasser de tel ou tel parce qu'il est pénible, mais que crée-t-on derrière ? De la colère, du rejet de l'école. On finit nous-mêmes le décrochage. Le décrochage de l'Ecole. Et bien plus, on ancre en eux pour toujours l'idée qu'on n'a rien fait pour les aider, que la République aussi les a laissés. J'ai eu le privilège de discuter avec Christophe Prochasson l'an dernier. Il s'agit d'un historien de la IIIe République actuellement conseiller de François Hollande à l'Éducation et à l'Enseignement supérieur. Il m'a *dit : "Pour ces élèves, dans ces quartiers, vous êtes la dernière courroie de transmission, le dernier lien avec la République !"* Je veux encore y croire. Comme professeur d'Histoire au service de cette République, même imparfaite. Car que leur reste-t-il en effet : au mieux l'appartenance à un club sportif ? À une communauté religieuse ? À un groupe de copains qui regardent des émissions de télé-réalité et s'en parlent dehors ? À un réseau social aux multiples ramifications dont certaines sont peut-être néfastes ?

Alors, non, je ne vais pas partir. Je ne vais pas laisser ce quartier, ces élèves pour lesquels j'ai déjà beaucoup donné. J'appartiens à ce collège, j'y aide les élèves, j'enseigne aussi (non non, ce n'est pas impossible). J'aurais tellement l'impression de les trahir en les laissant là avec bien peu de monde pour les éduquer, les élever (au sens de "les faire grandir") avec conviction. Car c'est bien le paradoxe : tous ces gens qui se veulent "de gauche" mais qui ne pensent qu'à leur petit confort. Où sont-elles pour eux les valeurs d'égalité et de fraternité ? Ils préfèrent dire qu'on ne nous donne pas les moyens de les mettre en œuvre. Non, vraiment, je n'appartiens pas à ceux-là, je ne les supporte plus et la salle des professeurs devient un lieu de souffrances pour moi. Je suis "de gauche" et engagée à ce titre auprès de mes élèves, mais aussi en tant que chrétienne, auprès des plus pauvres. Un engagement et une appartenance doubles mais qui ne sont pas incompatibles et qui n'ont qu'un seul objectif : si possible, n'en laisser aucun au bord du chemin.

Alors demain j'irai à ma formation : "Adolescents difficiles : approches psychopathologique et éducative", et au lieu de baisser les bras, une fois de plus, je transmettrai mes notes à mes collègues. Les plus courageux les liront, d'autres me poseront peut-être des questions et les révolutionnaires-réactionnaires enverront des mails odieux disant que je suis au service de la politique néo-libérale impulsée par l'Europe. Eh oui ! Quelle naïve je suis !

A.
Île-de-France



Sortie scolaire et conflit de loyauté

Une professeure d'histoire veut emmener ses élèves visiter un château-fort, sortie en lien avec le programme. Elle est très étonnée du refus franc et massif qu'un garçon exprime lors de sa proposition, expliquant que l'histoire de France ne le concerne pas : *"Ce n'est pas ma culture !"*. L'enseignante l'oblige, sous peine de sanctions, à se joindre à la visite. L'adolescent vient sur le site du château mais reste à l'écart, bougonne, joue avec son téléphone portable, baisse constamment la tête pour éviter de participer par le regard.

Lorsque l'enseignante a raconté ce fait dans le cadre d'un groupe d'analyse des pratiques, elle était encore sous le coup d'une forte émotion de colère et portait un jugement moral ou normatif sur le comportement de ce jeune, issu de l'immigration. *"Inadmissible et incompréhensible,* disait-elle. *Il est né en France. Il est donc Français et il doit nécessairement s'intéresser à la culture française ; c'est sa culture".*

Est-ce si simple et si automatique ?

L'adhésion à la culture de la société d'accueil s'est longtemps manifestée en France à travers le principe d'assimilation : l'étranger oubliait, au moins dans l'espace public, ses manières d'être et de faire liées à son identité familiale (s'habiller, parler, se tenir…) pour épouser les pratiques locales et se fondre dans la masse des citoyens ordinaires.

De même, l'enfant qui entre à l'école pour la première fois (et chaque année, cela peut être la première fois) est convié à laisser progressivement sur le pas de la porte ses propres manières de se comporter pour endosser de nouvelles façons d'être et de faire, et devenir un élève parmi les autres. Lorsque la culture scolaire (manières de faire à l'école) est très éloignée de la culture familiale, l'enfant est conduit à un grand écart douloureux pour ses articulations, mais pas seulement. Il est pris dans un conflit intérieur qui prend souvent l'allure d'un *conflit de loyauté*[1].

Comment l'enfant ou l'adolescent peut-il réagir lorsqu'il est pris entre deux cultures, éloignées l'une de l'autre ? S'il doit faire un choix, est-ce si aisé de choisir la culture de la société d'accueil, ici dans nos deux exemples la société scolaire, plutôt que sa culture familiale ?

Le sentiment d'appartenance s'exprime d'abord dans l'espace personnel. L'enfant baigne dans une culture familiale à laquelle il adhère plus ou moins et à laquelle il se réfère ; ses parents étant ses premières sources d'identification. Proposer ou imposer à l'enfant, parallèlement, une culture scolaire différente, c'est le mettre dans une situation inconnue un peu semblable à celle que vit un voyageur immergé dans un pays dont il ne connaît pas la langue, ni les usages. La réaction première est de refuser la différence qui trouble ou insécurise : c'est toujours mieux chez soi que chez les autres ! Cette affirmation permet d'éviter de se trouver en situation de choix. Car choisir nécessite de modifier son système de références, peut bouleverser le sentiment d'appartenance et l'identité, et placer l'enfant en porte-à-faux par rapport à sa culture familiale.

Il est alors pris dans un conflit intérieur qui s'articule autour de deux notions. D'abord choisir de faire ce que l'école demande, ou de ne pas le faire. L'adolescent rencontre ce conflit intrapsychique lorsqu'il lui est demandé de s'intéresser au château visité : qu'a-t-il à y gagner ? Qu'a-t-il à y perdre ? Mais ce n'est pas qu'une simple question de gain et de perte. Ce sont les idéaux qui sont en cause pour cet adolescent et il peut raisonner de la ma-

nière suivante : *"Si j'accepte de visiter ce château qui fait partie du patrimoine et de la culture française, je renie mon identité propre et je me mets en marge de ma famille et de mes proches. Cela n'est pas concevable, alors je refuse ce qui m'est proposé par le professeur"*. C'est donc un conflit de loyauté à l'égard de sa famille et de sa culture d'origine que vit cet élève. Il peut aussi se sentir pris en tenaille entre sa culture familiale qu'il apprécie et respecte et la culture française, qui peut l'intéresser aussi, rendant impossible un choix entre l'une ou l'autre ; car il croit que l'une exclut l'autre comme pour le principe d'assimilation énoncé plus haut.

Or cette représentation sociale est inadéquate et productrice de conflits car les cultures peuvent coexister, cohabiter dans un compromis, un ajustement à inventer ou réinventer sans cesse. Pourquoi par exemple demander ou attendre que l'enfant/élève adhère aux demandes ou projets de l'enseignant ? Pourquoi ne pas lui reconnaître la liberté d'être en désaccord tout en se conformant à ses obligations scolaires ? Pourquoi ne pas lui apprendre alors à faire ce qu'il n'a pas envie de faire en bougonnant par exemple, mais en faisant quand même ce qu'il a à faire le mieux possible ?

La professeure d'histoire n'aurait-elle pas pu entendre la problématique de cet adolescent et amorcer une discussion et une réflexion collective sur les influences culturelles, les manières dont la culture française a intégré des éléments identitaires provenant d'autres cultures sans pour autant y perdre son identité ?

Édith Tartar Goddet

1/ Le conflit de loyauté est lié à l'impossibilité de choisir entre deux situations possibles, non que ces situations soient équivalentes mais parce qu'elles mettent en jeu le système de référence éthique de la personne concernée.

Lecture pour tous

Il est aisé de philosopher sur les responsables de l'échec scolaire... Les difficultés de lecture de 20% des entrants en 6e ne sont qu'une facette de l'échec en question. On oublie complètement la réalité sociologique de la France depuis 1945. Nous devons beaucoup aux instituteurs qui avaient des idées de réformes et s'acharnaient à apprendre à lire et à écrire à tous les enfants qu'on leur confiait. J'ai fait partie de ces élèves-là : en CP nous étions 51 (j'étais à Paris dans le quartier de Belleville), mes camarades de classe avaient un vécu encore moins rose que le mien : enfants juives élevées par un membre de la famille, réfugiées hongroises... Nous sommes allées majoritairement en 6e au collège, puis au lycée, nous avons eu un Bac... Nos parents étaient fiers de cette réussite car eux n'étaient pas bacheliers, certains, arrivés en France au fil des évènements de l'Histoire, avaient des difficultés à parler un français correct...

Ma grand'mère est allée à l'école jusqu'à l'âge de 11 ans (son père voulait qu'elle travaille pour aider la famille nombreuse), ma maman est allée à l'école jusqu'à 13 ans, certificat d'études en poche ; ma grand'mère devenue veuve l'a envoyée travailler en disant : *"Si elle aime tant étudier elle ira aux cours du soir"*, (ce que maman a fait) et moi, je suis devenue institutrice...

Pendant 40 ans d'exercice, j'ai appris à lire à tous les enfants qui sont arrivés dans mes classes. Ceux-ci venaient de pays européens puis de pays maghrébins et enfin de régions encore plus éloignées (Afrique, Vietnam, Cap Vert, Amérique Latine...). Ma dernière classe ne comportait que trois Français "de souche" (quelle vilaine expression !).

Chantal Guilbaud
Île-de-France

Mon engagement syndical

Maud est professeur d'allemand et déléguée au SNES (au niveau local, le S1 ; et au niveau académique, le S3). Je la croise souvent au lycée, en tant que collègue, et aussi syndicaliste : elle donne des informations, siège au CA, remet à jour le panneau syndical, organise de temps à autre des heures de réunion syndicale pour discuter, informer, laisser "la base" s'exprimer... Mais j'ai eu envie de l'interviewer de façon plus approfondie sur cet engagement syndical :

«Je suis issue d'une famille de tradition militante : mon grand-père qui avait 20 ans en 1936, évoquait parfois ses souvenirs de cette année-là ; il était ouvrier chez Renault, a toujours été syndiqué, à la CGT. Mes parents étaient engagés eux aussi, au SNES et au PC, à Clichy. C'est donc très naturellement que, jeune professeur, je me suis tout de suite syndiquée, c'était pour moi dans la continuité de tout ce que j'avais vu et entendu dans mon enfance.

Professeur dans le secondaire, je me suis très vite intéressée aux activités syndicales et me suis présentée aux délégués syndicaux. J'ai eu la chance d'avoir pour collègue, dans un de mes premiers établissements, une responsable nationale du SNES ; c'est elle qui m'a ensuite proposé de siéger comme représentante du personnel dans une Commission paritaire, les fameuses CAPA[1]. J'ai accepté de le faire, en dépit du fait que mes enfants étaient encore petits, ayant été dès le début de ma carrière curieuse d'en connaître le fonctionnement. Cette activité étant déjà assez prenante, je ne m'impliquais pas au-delà de mon mandat d'élue en CA et de mon mandat de commissaire paritaire. Mon engagement est devenu plus prenant au fil des années...

Ces CAPA sont importantes pour la carrière des personnels, les mutations, les nominations, l'avancement... Elles siègent parfois plusieurs jours d'affilée, plusieurs fois dans l'année, en janvier pour les mutations inter-académiques ; puis à plusieurs reprises, de mars à mi-juillet pour les mutations intra-académiques et les différentes opérations relatives à la carrière. On y siège sur autorisation d'absence pour les quelques jours que dure telle ou telle CAPA. Lorsque j'ai pris cet engagement syndical, il y a huit ans, j'étais une "petite main" au SNES, je n'avais pas de responsabilité, mais je collaborais à tout un travail d'équipe : il fallait examiner tous les dossiers qui passaient en CAPA, vérifier les barèmes attribués par l'administration, faire rectifier les erreurs, faire prendre en compte telle situation... un vrai travail de fourmi !

Aujourd'hui, mes responsabilités syndicales, plus importantes, font que je suis, depuis quatre ans, en partie déchargée de cours au titre de mon activité à la section académique, et ne fais donc pas un plein temps au lycée. Je suis, depuis deux ans, co-responsable (nous sommes deux) d'un secteur à la section académique[2] du SNES, le secteur emploi (carrières et mutations) ; et je m'occupe aussi de la catégorie des agrégés (de toutes disciplines). Cela implique de former les élus en CAPA, d'organiser notre travail collectif, sans compter le temps de rédaction d'articles, pour le site académique, pour les publications (donc, réaliser un journal, je sais ce que c'est !), l'élaboration de déclarations préalables, les temps de discussion entre nous, de réflexion sur tel ou tel problème ; et l'information des collègues, également très importante. Mes heures de décharge correspondent à un temps de présence à la section académique, où je fais partie de ceux qui répondent aux courriels, aux coups de fil des collègues, ou qui reçoivent ceux qui viennent dans les locaux, expliquer leur problème et demander les conseils et l'aide du syndicat.

Les CAPA donnent lieu à des autorisations d'absence ponctuelles pour chaque jour où se tient une commission ; en fin d'année, quand le travail au niveau académique devient vraiment trop important, il m'est possible, en tant qu'élue, de demander à être "remplacée", ne pouvant plus assurer mes cours d'allemand. Je ne suis pas toujours sûre que les collègues du lycée sachent vraiment la charge que cela représente. Face à cette situation, ma Proviseure actuelle, étant apparemment bien consciente du "travail" qu'accomplit un responsable syndical et du rôle important qu'il joue, n'a jamais fait de difficultés. Elle m'a très bien accueillie lorsque j'ai été nommée dans son établissement et les relations sont cordiales avec elle, ce qui n'a pas été le cas partout !

Qu'est-ce que je retire de cet engagement syndical ? C'est très vaste... Pour commencer par les CAPA, le travail est très concret et satisfaisant lorsque l'on obtient de

vraies avancées pour les collègues représentés ou défendus : les vérifications exhaustives que nous effectuons débouchent sur des modifications significatives ; on s'assure que les textes et les droits des personnels sont respectés, notre travail permet de garantir aux collègues que les opérations de gestion des carrières s'effectuent en toute transparence. C'est motivant, car on mesure les progrès, les retombées pour tel ou telle collègue ou pour l'ensemble des collègues de l'académie ! Évidemment, il ne faut pas être naïf, on ne "gagne" pas toujours, on se heurte parfois à un mur ; mais tout de même...

Le contact avec les collègues, le fait de les renseigner, les aider est également essentiel à mes yeux ; quand le SNES (je ne vais pas dire "je", car nous travaillons vraiment en équipe) permet de résoudre un problème, de débloquer une situation, beaucoup sont reconnaissants et disent "merci" : c'est bien sûr gratifiant ! Il est indispensable, à mes yeux, d'informer les collègues, particulièrement ceux qui débutent dans le métier : ils viennent de réussir le concours, et ignorent presque tout de leur statut, de leurs droits ! Ils entendent même parfois dire, dans les IUFM, aujourd'hui les ESPÉ, qu'il vaut mieux par exemple ne pas participer aux stages de formation syndicale (alors qu'il s'agit d'un droit), que cela pourrait remettre en cause leur titularisation (c'est consternant!) ; alors certains n'osent pas le faire, pour ne pas se faire remarquer, ne pas faire de vagues... !

Autre aspect très positif : tout ce que m'apportent les camarades, l'équipe syndicale. Nous faisons vraiment un travail collectif, donc nous discutons beaucoup. Nous partageons dans les grandes lignes les mêmes convictions, évidemment, mais les points de vue peuvent diverger, les échanges sont riches. J'ai la chance de côtoyer des personnes d'une grande générosité, qui donnent beaucoup de temps, et dont les analyses et éclairages sont très intéressants.

Avec l'administration, c'est variable : il y a parfois de l'hostilité de certains personnels administratifs envers les enseignants, ou des choses ahurissantes, faites par méconnaissance totale du métier et de ce qu'il implique. Deux exemples : l'administration prévoit régulièrement un nombre de jours insuffisant pour les groupes de travail sur les vœux et barèmes, alors que nous réclamons chaque année, en amont, un jour supplémentaire car, si une CAPA se prolonge au-delà de ce

qui était prévu, qu'il faut siéger une journée supplémentaire, les convocations ne sont envoyées que le soir pour le lendemain matin, alors que les élèves n'ont pas été prévenus. Nous protestons chaque année, face à des représentants qui semblent à chaque fois découvrir que nous sommes aussi des enseignants en charge d'élèves et écarquillent les yeux : où est le problème ? Autre point sur lequel il faut batailler : lors de l'affection des TZR[3], quand un collègue est nommé sur deux, parfois trois établissements assez éloignés, ou très mal reliés, l'administration fait mine de ne pas voir quels problèmes cela peut poser : il nous faut alors expliquer en détails combien le temps de transport rendra l'affectation inconfortable, qu'il est nécessaire que les collègues puissent prendre un repas le midi, et qu'il est loin d'être certain que les emplois du temps seront en réalité compatibles. Certaines de nos revendications, répétées année après année (sur la question des frais de déplacement des TZR ou la mise en extinction du dispositif APV[4] et la disparition des bonifications liées à celui-ci), finissent par lasser ou agacer l'administration, on le sent très bien... Ce n'est pas pour autant qu'il faut abandonner ou laisser tomber une question alors qu'elle n'est toujours pas réglée !

Les aspects négatifs sont que cet engagement syndical est évidemment très prenant, lourd et chronophage : cela empiète largement, malgré les heures de décharge et les autorisations d'absence, sur ma vie de famille (mes proches acceptent pour le moment cet état de fait, qui ne dure « que » depuis quatre ans ; j'ignore si ce sera toujours le cas). C'est d'abord sur le temps que l'on accorde à ses proches que l'on rogne, pour pouvoir mener de front tout le reste. Pour autant, le travail pour le lycée, qui nécessite des temps de réflexion, est parfois fait dans l'urgence, tard le soir, par manque de temps ; ce n'est pas toujours satisfaisant. Au niveau syndical aussi, nous manquons tous de temps : nous réagissons dans l'urgence, nous courons après l'actualité (en ce moment il s'agit par exemple de la situation des établissements qui "sortent de ZEP"[5] et auxquels l'on retire les moyens qu'ils avaient... La mobilisation est à organiser jour après jour ; il faut réagir rapidement à toute nouvelle annonce du Ministère sur le sujet).

Il faut parfois faire face à l'hostilité de la hiérarchie dans certains établissements (j'en ai fait plusieurs), vis-à-vis du SNES en général, ou de tel délégué syndical en particulier. Comme je suis professeur d'allemand, il m'est arrivé de constater... disons une très très mauvaise volonté pour conserver mon poste, ce qui aurait été possible, mais "ne s'est pas fait", quel dommage, permettant ainsi de se débarrasser de la syndicaliste ! En tant que permanente du SNES, j'ai aussi essuyé l'agressivité ou la colère de tel collègue, qui considérait que le syndicat, en n'intervenant pas pour que l'administration déroge à une règle valable pour tous, ne l'avait pas "défendu" comme il l'aurait voulu ; mais nous visons et privilégions toujours l'intérêt collectif, et donc ne défendons pas forcément tel intérêt particulier, telle revendication d'un enseignant... Enfin, même s'il s'agit d'une situation plus rare, nous ne sommes pas toujours les bienvenus quand nous proposons de venir soutenir, structurer une action locale. Cette intervention de notre part est probablement vécue comme une tentative de récupération alors qu'il s'agit seulement de donner les moyens (information, forces militantes) d'une action efficace en venant appuyer un mouvement qui va dans une direction qui est la nôtre. Il est plus fréquent en réalité que les établissements qui démarrent une action se tournent vers le SNES pour soutenir celle-ci, quitte, parfois, à s'en détourner une fois le problème résolu.

Si j'arrêtais mes activités au niveau académique, ce serait pour retrouver un rôle plus important et plus actif au niveau local, dans un établissement et dans le département. On manque de militants actifs dans les établissements ! Et c'est très important pour que les jeunes actifs aient "un visage" du syndicat : qu'ils aient un interlocuteur en chair et en os, quelqu'un avec qui discuter. De moins en moins de jeunes professeurs sont syndiqués, c'est inquiétant ! La méconnaissance, l'ignorance, les apriori, et la peur (cf. ce qu'on entend parfois dans certains ESPÉ et dont je parlais) tiennent les jeunes éloignés du syndicalisme ; ils ne connaissent souvent pas leurs droits, ou craignent de déclencher l'hostilité du chef d'établissement en les faisant simplement respecter. Plus que jamais, il y a besoin de militants, qui informent, accompagnent, défendent des générations montantes d'enseignants... dans l'intérêt du Service public d'Éducation, autrement dit, des élèves. »

Propos recueillis par
Catherine Réalini
Île-de-France

1/ CAPA = commission administrative paritaire académique.
2/ sur l'académie de Versailles, l'une des plus importantes en nombre d'élèves et de personnels.
3/ TZR : Titulaire sur Zone de Remplacement
4/ Affectation Prioritaire à Valoriser
5/ ZEP : zones d'actions prioritaires.

Le passeur

La vie même est un perpétuel voyage, voyage entre nos différents lieux d'appartenance, voyage entre les différents âges et étapes de notre vie, voyage entre nos illusions et la vie concrète au quotidien. Et pour tous ces passages, nous bénéficions de l'aide de passeurs.

Photo Suzanne Cahen

Le passeur n'est pas un guide qui indique le chemin à suivre. Non, le passeur est quelqu'un qui met en lien, qui ouvre le chemin, qui dit que la traversée est possible, qu'on peut y aller. Quelqu'un qui accompagne à partir de sa propre traversée, non pour qu'on l'imite, mais pour nous donner l'envie, la force de faire notre propre traversée. Le passeur est un guetteur d'aube. Quand on est au milieu de la nuit et que l'horizon semble complètement bouché, on a besoin du guetteur d'aube : celui qui, au milieu de l'obscurité, parvient à discerner l'annonce d'une lueur quand personne ne la voit.

Non d'une vérité toute faite, ni de leur vérité, mais des révélateurs de ma vérité, celle que chaque personne construit tout au long de sa vie, celle qui fait sens dans son propre chemin.

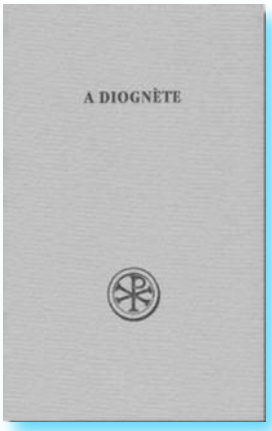
Elena Lasida

Extrait de son livre - Le Goût de l'autre
Avec l'aimable autorisation des Éditions Albin Michel

L'identité chrétienne, d'ap

Vue de l'extérieur, c'est-à-dire du point de vue païen, l'identité chrétienne, à cette époque des débuts de l'Église, apparaît comme problématique. Qui sont ces gens qui ne sont pas des juifs tout en prêchant, comme eux, un Dieu unique ? Qu'ils veuillent en outre honorer un certain Christos comme un Dieu[1], passe encore, mais pourquoi cette folle obstination[2] à refuser de sacrifier aux dieux de l'Empire Romain : agissant ainsi, ne se comportent-ils pas comme des traîtres à la patrie ? Et faut-il en croire ces rumeurs selon lesquelles ils dévorent les restes des jeunes enfants qu'ils viennent de sacrifier[3], ou se livrent à l'inceste[4] après un repas pris en commun. Quoi qu'il en soit, il ne fait pas de doute que cette pernicieuse superstition[5] justifie bien qu'on les conduise au supplice !

Pour défendre leurs frères persécutés, des chrétiens, le grec Justin, le latin Tertullien entre autres, vont prendre la plume, réfuter les accusations qui pèsent sur eux et exposer les grands principes de leur foi. L'auteur anonyme de l'*A Diognète* se situe dans ce courant des apologistes. Dans ce qui semble être un discours plutôt qu'une lettre, comme on l'a cru longtemps, sans doute vers la fin du IIe siècle, il s'adresse à un certain Diognète, un païen ouvert qui se pose des questions sur la foi chrétienne. Après avoir démontré l'inanité des dieux du paganisme et avoir précisé ce qui distingue les chrétiens des juifs, notre auteur poursuit :



"Car les Chrétiens ne se distinguent des autres hommes ni par le pays, ni par le langage, ni par les vêtements. Ils n'habitent pas de villes qui leur soient propres, ils ne se servent pas de quelque dialecte extraordinaire, leur genre de vie n'a rien de singulier. Ce n'est pas à l'imagination ou aux rêveries d'esprits agités que leur doctrine doit sa découverte ; ils ne se font pas, comme tant d'autres, les champions d'une doctrine humaine. Ils se répartissent dans les cités grecques et barbares suivant le lot échu à chacun ; ils se conforment aux usages locaux pour les vêtements, la nourriture et la manière de vivre, tout en manifestant les lois extraordinaires et vraiment paradoxales de leur république spirituelle. Ils résident chacun dans sa propre patrie, mais comme des étrangers domiciliés. Ils s'acquittent de tous leurs devoirs de citoyens et supportent toutes les charges comme des étrangers. Toute terre étrangère leur est une patrie et toute patrie une terre étrangère. Ils se marient comme tout le monde, ils ont des enfants, mais ils n'abandonnent pas leurs nouveau-nés. Ils partagent tous la même table, mais non la même couche. Ils sont dans la chair, mais ne vivent pas selon la chair. Ils passent leur vie sur la terre, mais sont citoyens du ciel. Ils obéissent aux lois établies et leur manière de vivre l'emporte en perfection sur les lois.

Ils aiment tous les hommes et tous les persécutent. On les méconnaît, on les condamne ; on les tue et par là ils gagnent la vie. Ils sont pauvres et enrichissent un grand nombre. Ils manquent de tout et ils surabondent en toutes choses. On les méprise et dans ce mépris ils trouvent leur gloire. On les calomnie et ils sont justifiés. On les insulte et ils bénissent. On les outrage et ils honorent. Ne faisant que le bien, ils sont châtiés comme des scélérats. Châtiés, ils sont dans la joie comme s'ils naissaient à la vie. Les Juifs leur font la guerre comme à des étrangers ; ils sont persécutés par les Grecs et ceux qui les détestent ne sauraient dire la cause de leur haine.

En un mot, ce que l'âme est dans le corps, les Chrétiens le sont dans le monde. L'âme est répandue dans tous les membres du corps comme les Chrétiens dans les cités du monde. L'âme habite dans le corps et pourtant elle n'est pas du corps,

rès un auteur du IIe siècle

comme les Chrétiens habitent dans le monde mais ne sont pas du monde. Invisible, l'âme est retenue prisonnière dans un corps visible : ainsi les Chrétiens, on voit bien qu'ils sont dans le monde, mais le culte qu'ils rendent à Dieu demeure invisible. La chair déteste l'âme et lui fait la guerre, sans en avoir reçu de tort, parce qu'elle l'empêche de jouir des plaisirs : de même le monde déteste les Chrétiens qui ne lui font aucun tort, parce qu'ils s'opposent à ses plaisirs. L'âme aime cette chair qui la déteste, et ses membres, comme les Chrétiens aiment ceux qui les détestent. L'âme est enfermée dans le corps : c'est elle pourtant qui maintient le corps ; les Chrétiens sont comme détenus dans la prison du monde : ce sont eux pourtant qui maintiennent le monde. Immortelle, l'âme habite une tente mortelle : ainsi les Chrétiens campent dans le corruptible, en attendant l'incorruptibilité céleste. L'âme devient meilleure en se mortifiant par la faim et la soif : persécutés, les Chrétiens de jour en jour se multiplient toujours plus. Si noble est le poste que Dieu leur a assigné, qu'il ne leur est pas permis de déserter[6]".

Le texte parle de lui-même et ne nécessite pas de longs commentaires. Je soulignerai toutefois quelques points. La situation des chrétiens dans le monde est paradoxale : ils sont présents au monde, vivent comme les autres hommes et s'acquittent de tous leurs devoirs de citoyens ; mais ils n'en relèvent pas moins d'un autre ordre : sur terre, ils sont "comme des étrangers domiciliés[7]" car ils sont "citoyens du ciel".

Ils sont aussi, ajoute le texte, l'âme du monde. Cette comparaison, qui peut nous étonner, trouve son origine dans la philosophie antique, platonicienne et stoïcienne essentiellement. Pour les stoïciens en effet, le monde est animé par un principe divin, le Logos, qui le pénètre de toutes parts et le gouverne de manière rationnelle. L'auteur de l'*A Diognète* affirme ici, avec une extraordinaire audace, que ce sont les chrétiens, de simples hommes, qui sont chargés de ce rôle : représentant un type supérieur de moralité et de vertu, ils ont la mission essentielle d'assurer le maintien, c'est-à-dire la conservation et la sauvegarde[8] du monde. La doctrine qu'on trouve ici, sous son habillage philosophique, a des fondements scripturaires assez évidents, quoiqu'implicites : "*Vous êtes le sel de la terre*", dit Jésus en Mt 5, 13. Et le Lévitique 2, 13, qui est en arrière-plan du texte de Matthieu, précise que toute offrande doit être présentée salée. Voilà qui nous amène à discerner la fonction sacerdotale qu'occupent les chrétiens dans le monde. Grâce à eux, le monde devient une offrande acceptable à Dieu. La tâche des chrétiens dans le monde revêt alors, s'il est permis de risquer cette interprétation, une dimension proprement eucharistique : rendre à Dieu ce qu'il nous a donné, mais humanisé, afin que Dieu puisse le diviniser.

On le voit, c'est une haute mission que l'auteur de l'*A Diognète* confère aux chrétiens. Puissions-nous en être dignes !

Jean-Louis Gourdain
Rouen

1/ "Adresser à Christos un hymne comme à un Dieu (carmen Chrito quasi deo dicere)", c'est le témoignage que Pline a recueilli des chrétiens déférés devant son tribunal de gouverneur de Bithynie, en 111-112.
2/ Pline parle de "leur opiniâtreté et de leur inflexible obstination (pertinaciam et inflexibilem obstinationem)", de leur "démence" (amentiae).
3/ Cette rumeur provient sans doute d'une fausse interprétation du repas eucharistique.
4/ En effet les chrétiens s'appellent entre eux "frères et sœurs" !
5/ C'est l'expression de Tacite, Annales XV, 44 : exitiabilis superstitio.
6/ A Diognète, V-VI, collection "Sources Chrétiennes", n° 33 bis, édition revue et corrigée en 1965 et rééditions ultérieures ; traduction de Henri-Irénée Marrou.
7/ Le mot paroikos, en grec, désigne effectivement "un étranger domicilié" : quand on quitte sa cité pour aller s'installer ailleurs, on n'acquiert pas normalement le droit de cité là où l'on s'installe. De ce mot provient notre mot "paroissien" et je me permets de renvoyer sur ce point à mon article paru dans le numéro 32, p. 21.
8/ Tel est le sens du verbe synéchô ici employé et que les stoïciens utilisent pour décrire ce rôle essentiel de l'âme du monde.

Foi incarnée ?

Pour un humain, la foi ne peut être qu'incarnée, bien ou mal, mais de toute façon incarnée, à moins qu'elle ne soit qu'un fantasme. Cela dit, de quoi parle-t-on quand on parle d'incarnation ? Pour les chrétiens, il s'agit d'un mystère central de la foi selon lequel il existe un lien indissoluble entre Dieu et l'homme, à tel point qu'on ne peut pas penser Dieu sans penser l'homme et inversement. Les chrétiens sont d'ailleurs les seuls parmi toutes les religions à penser Dieu comme homme. Par exemple, pour ne m'en tenir qu'à l'islam, les affirmations des évangiles concernant la mort et la résurrection de Jésus, les passages où Jésus dit ne faire qu'un avec Dieu le Père, - autrement dit qu'il est Dieu -, s'opposent clairement au message coranique. Il est clair pour la foi musulmane que Jésus n'est pas Dieu : ceux qui disent que Jésus est Fils de Dieu sont des "impies". L'idée d'incarnation et de crucifixion du Christ, Fils de Dieu, est impensable et inacceptable. Quand nous, chrétiens, parlons d'incarnation de Dieu, nous sommes les seuls à le faire. Il faut mesurer, autant que faire se peut, ce qui nous rend uniques, et hors norme dans le mouvement religieux de l'humanité, quand nous parlons au sens strict d'incarnation. L'incarnation lève, selon nous, le malentendu autour de Dieu et déconstruit fondamentalement l'idée commune de Dieu. Comme le dit saint Jean : ***"le Verbe s'est fait chair"***.

Les chrétiens sont d'ailleurs les seuls parmi tous les croyants à penser Dieu comme homme

Le mystère de l'Incarnation trouve sa cohérence si nous tentons de le penser en l'articulant avec le mystère de la Trinité

Cette réalité est affirmée fortement et sans ambiguïté dans un des premiers textes du Nouveau Testament (vers les années 50), dans la deuxième lettre de Paul aux Philippiens (2, 5-9) :

"Ayez entre vous les mêmes sentiments qui sont dans le Christ Jésus, lui, de condition divine, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu ; mais il s'est anéanti lui-même, prenant la condition d'esclave en devenant semblable aux hommes. S'étant comporté comme un homme, il s'humilia encore, obéissant jusqu'à la mort et la mort sur une croix. Aussi Dieu l'a-t-il exalté et lui a-t-il donné le Nom qui est au-dessus de tout nom".

Pour aller plus loin, il faut dire aussi que l'approche trinitaire nous délivre du monothéisme solitaire de la religion pour un monothéisme solidaire, pluraliste, qui trouve son intelligence spirituelle quand on pousse jusqu'au bout la vision d'un Dieu-Amour. En Dieu, "Je" est un "Autre". En lui-même, le rapport est indissolublement le rapport à l'"Autre". En conséquence, le rapport de Dieu à l'homme est pris dans le mouvement trinitaire : il n'est pas un rapport d'extériorité. Ainsi nous sommes libérés d'une spiritualité schizophrène.

Dieu en vient à se dépouiller de Dieu pour trouver l'homme afin que l'homme, en se dépouillant de lui-même, trouve Dieu. Le mystère de l'Incarnation trouve sa cohérence si nous tentons de le penser en l'articulant avec le mystère de la Trinité.

Ayant bien posé la question que l'Incarnation est un mystère de Dieu, comment puis-je aborder la question qui m'a été posée de "l'incarnation" de la foi ? Plutôt que de parler de l'incarnation de la foi, n'est-il pas plus pertinent de se demander en quoi notre vie humaine, ordinaire, est à l'image et à la ressemblance de celle de Jésus, Fils de Dieu ? Un auteur chrétien anonyme de

la fin du deuxième siècle, dans un texte intitulé *A Diognète*, nous le fait comprendre d'une manière merveilleuse. C'est le meilleur commentaire que l'on puisse imaginer sur le statut paradoxal du chrétien dans le monde : ***"Les chrétiens ne se distinguent des autres hommes ni par le pays, ni par le langage, ni par les vêtements. Ils n'habitent pas des villes qui leur soient propres, ils ne se servent pas de quelque dialecte extraordinaire, leur genre de vie n'a rien de singulier. Les chrétiens résident chacun dans leur propre patrie, mais comme des étrangers domiciliés. Ils s'acquittent de tous leurs devoirs de citoyens et supportent toutes les charges comme des étrangers. Toute terre étrangère leur est une patrie et toute patrie une terre étrangère. Ils passent leur vie sur terre, mais sont citoyens du ciel".***

Selon moi, tout est dit dans ce texte. Il ne s'agit pas pour les chrétiens de vivre une autre vie, ou une vie parallèle, mais de vivre leur vie comme le Christ et avec le Christ.

En lisant l'Évangile, on a la clé pour entrer dans une bonne compréhension de ce qui a été appelé "foi incarnée". Comme le Christ et avec lui, on peut révéler les mystères du Royaume caché dans le monde, à partir des événements minuscules de la vie quotidienne. Il suffit de penser à la rencontre avec la Samaritaine. C'est parce que Jésus a soif d'eau fraiche, un jour, en plein midi, qu'il révèle le mystère de l'eau vive, de la vie éternelle. Notre terre est une terre sainte. Ce qui nous manque souvent, c'est l'éducation du regard. Il y a des êtres qui, sans le savoir, sont des épiphanies vivantes de la gratuité, de la tendresse, de la bienveillance de Dieu.

La foi change radicalement le sens de notre existence la plus ordinaire. Vivre en compagnie du Christ change tout. Nous demeurons hommes parmi les hommes, pas des extraterrestres, affrontant les mêmes contradictions et les mêmes incertitudes, au ras de l'histoire. ***"Sel de la terre et lumière du monde"*** en même temps. Que nous soyons obscurs, faibles, malades, âgés, toute la question est de savoir si notre vie sait garder cette saveur et cette joie qui viennent de notre vie cachée en Dieu. Alors, par contagion insensiblement, nous redonnerons l'espérance à ceux qui n'ont plus le goût à rien, nous serons le "sel de la terre".

Vivre en compagnie du Christ change tout

Pour dire les choses autrement et d'une manière un peu plus rigoureuse, il s'agit, selon la dynamique du baptême, d'être ***"prêtre, prophète et roi".***

À la suite du Christ et avec lui, nous assumons une fonction prophétique au cœur du monde. Nous participons à cette mission prophétique par le témoignage. Nous avons à flairer, et à donner de flairer le Royaume dans le monde, par l'art d'être présent en un lieu ou dans un quartier, par la capacité de mettre des personnes en relation, à la recherche inlassable de la dernière brebis, le sens de la vie associative, par l'attention aux plus pauvres, l'art de créer des ponts entre les personnes ou les groupes…

Fonction "royale" de rassemblement en devenant des femmes et des hommes de la *multiplication des pains*, en partageant les pains dont les gens ont besoin pour leur vie, en devenant proches des affamés de toute sorte, en œuvrant sans relâche au rassemblement du plus grand nombre, même si nous ne sommes que *petit troupeau*.

Marcel Annequin
Orly octobre 2016

Que deviennent nos engagements ?

En commençant la lecture d'une vingtaine de témoignages de personnes à qui on avait demandé d'écrire quelques lignes sur le lien entre leurs appartenances et leurs engagements, je me posais la question : que deviennent nos engagements dans notre société toujours en pleine mutation et qui a déjà beaucoup changé depuis nos jeunes années ?

Naguère, en effet, c'était une société assez stable aux appartenances souvent non choisies et limitées en nombre. À partir de l'appartenance familiale et régionale de quelqu'un, on pouvait induire sans gros risque d'erreur son milieu social, voire sa profession, ses opinions politiques et son appartenance religieuse.

Aujourd'hui, c'est une société mobile, liquide, dans laquelle on circule non seulement d'un lieu à un autre, mais d'un 'emploi' à un autre, d'un réseau à un autre, et si on arrive à 's'enraciner' quelque part, c'est parce qu'on l'a choisi.

Or certains témoignages indiquent bien à quel point les engagements peuvent prendre leur source dans une appartenance forte. Deux appartenances sont souvent signa- lées : la famille et la foi chrétienne. Elles ont pu donner un fil directeur à toute une vie, dans la fidélité revendiquée à ce qui fait sens : *"S'engager, ça fait partie de la tradition familiale... Par ailleurs, quand on croit à quelque chose, ne faut-il pas s'engager..."*. Il y a donc davantage de stabilité que je ne le pressentais au départ.

Mais plusieurs éléments me semblent aussi conforter mon hypothèse :

- Je pense à cette personne qui refuse qu'une seule étiquette puisse la définir et qui se présente *"comme un mille-feuilles aux parfums mélangés"*, et à cette autre, qui revendique ses appartenances multiples

- Souvent, en effet, les engagements déplacent hors des appartenances reçues : rencontre d'autres milieux, d'autres cultures. On parle alors de brassage, de solidarité, bien au delà des relations ordinaires, familiales, professionnelles ou sociales. Quelqu'un signale que son engagement syndicaliste *"n'était pas du tout dans la tradition familiale"*.

- D'autre part quelqu'un interroge : *"Faut-il appartenir à une communauté pour souhaiter s'engager ?"*. Les engagements relèveraient alors plus de convictions personnelles que de l'appartenance à un groupe. Du coup, on est pris entre deux écueils à éviter : *"ne pas me sentir (...) exclue du monde des actifs"*, mais *"pas envie d'être 'embrigadée' dans un groupe"*. Tension critique, qui peut être constructive, dans une société où les choix sont multiples et les appartenances souples !

Quant à la diversité des engagements qui ont été évoqués, je ne peux en faire la liste ici. Ils me semblent nettement marqués tant par la profession d'éducateur que par la foi et l'éthique chrétiennes. Rien d'étonnant, évidemment, si l'on pense que le point commun des personnes qui ont répondu, c'est d'être liées aux 'Chrétiens dans l'Enseignement Public' ou à 'l'Association Protestante pour l'Éducation et l'Enseignement'. Engagements au service des jeunes : club de prévention, soutien scolaire... Engagements dans et avec des personnes de cultures différentes dans des mouvements caritatifs et à l'international... Et engagements professionnels, bien sûr. Il faut y ajouter le registre familial, les engagements plus directement ecclésiaux, ainsi que les liens de proximité. Plus rares, mais présents toutefois, sont les engagements politiques ou civiques.

Pour terminer, je cite ce témoignage qui semble inverser la relation qui va des appartenances vers les engagements, en présentant l'engagement comme ce qui a suscité, enrichi et inscrit dans la durée les appartenances : *"Je ne savais pas que cet engagement serait le pilier de ma vie jusqu'à maintenant".*

Il y a donc beaucoup d'aller/retour possibles entre engagements et appartenances !

Père Jean Joncheray
Sociologue

Les quatre facettes de l'identité

L'identité de l'individu ne se lit pas seulement sur sa carte d'identité ou son passeport. Elle se construit au fur et à mesure de son existence en lien avec l'histoire, les évènements de sa vie et les choix conscients ou non conscients qui l'orientent vers telle ou telle appartenance.

L'identité globale de chacun de nous est constituée de quatre facettes qui s'ajoutent et interfèrent les unes avec les autres. Le schéma ci-dessous donne une certaine visibilité de ces différentes facettes.

Au cœur se situe le Moi ou le Soi, lieu d'identification de ses caractéristiques physiques (notamment taille et couleur des yeux lisibles sur la carte d'identité ou le passeport) et psychiques (caractère...).

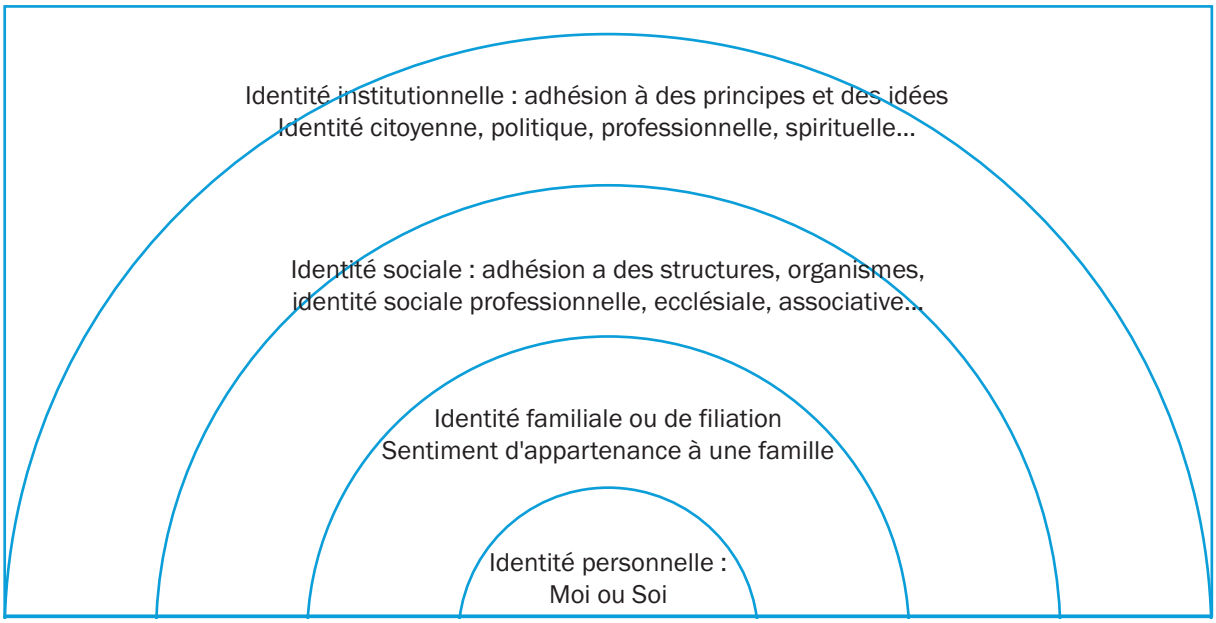
Dans le deuxième cercle se situe l'identité familiale ou de filiation que nous ne choisissons pas : celle qui répond à la question *"de qui suis-je le fils/la fille ?"* Cette identité définit la base de notre appartenance culturelle : langue parlée, lieu et histoire des origines, religion...

Dans le troisième cercle se situe les différentes modalités de notre identité sociale ou d'affiliation (dont nous pouvons choisir en conscience certaines formes mais pas toutes) : celle qui répond à la question *"à quels groupes est-ce que j'appartiens ou ai appartenu, dont je me sens proche ou auxquels j'adhère et/ou dont je suis membre ?"* Au fil du temps, ces appartenances deviennent nombreuses. Elles sont concrètes car elles renvoient à des données précises (lieux, liens, etc..) : formation scolaire, universitaire, sportive ou artistique ; diplômes ; statut social, professionnel, adhésion à associations culturelles, cultuelles.... Les engagements et les appartenances sociales s'inscrivent dans cette identité d'affiliation.

Dans le dernier cercle, et au plus loin du Moi ou du Soi de chacun, se situe l'identité institutionnelle : celle qui répond aux questions suivantes : *"quels sont les grands principes, références, valeurs, idéaux... auxquels j'adhère ?"* Cette identité est à la fois assez complexe et abstraite (idéologie politique, croyance religieuse, déon tologie professionnelle, citoyenneté...) mais c'est sans doute elle qui influence les choix d'engagements et d'appartenances sociaux que chacun va poser au cours de sa vie. Elle inscrit chacun dans une éthique de conviction qui le conduit à choisir ou à privilégier telle voie plutôt que telle autre.

Chacun et chacune peut s'essayer à remplir, à la manière d'Apollinaire dans ses calligrammes, les différentes facettes de son identité en y écrivant les éléments qui les composent et en commençant par l'élément le plus important à ses yeux.

Édith Tartar Goddet
AP2e



Appartenances multiples

Colette est française, de Martinique. Son mari était béninois, ses enfants sont nés en France métropolitaine. La famille de son mari se trouve au Bénin, au Togo, en Allemagne et en France. Ses enfants sont mariés ou en compagnonnage avec des personnes d'autres nationalités.

"Ma famille vit dans tous les coins du monde !

Pour moi, cela est positif, il faut simplement respecter la culture de chacun. Je reste antillaise, même si je vis en France, je mange aussi bien africain qu'antillais ou français. Je mange de tout.

L'avenir, c'est le métissage, la diversité. On apprend beaucoup de ses voisins. Au travail, je n'ai jamais rencontré de problème, même si j'avais une collègue raciste.

Je n'admets pas qu'on impose sa façon de vivre aux autres. Quand on épouse quelqu'un, c'est parce qu'on l'aime. Quand je pense au père de mon mari, les personnes de son entourage voulaient qu'il choisisse plusieurs femmes comme cela se fait selon la coutume de son pays, mais il n'a pas accepté. Le père d'un de mes neveux est venu au Bénin. Son père lui a proposé plusieurs femmes, mais cet homme déjà marié en Allemagne, a refusé.

Ce que je refuse également c'est de soumettre les femmes, de les rabaisser. La ségrégation, c'est ne pas mettre les femmes et les hommes au même niveau.

Mes trois garçons se sentent Béninois, Togolais, Français et Martiniquais. Ils sont à l'aise partout. Des personnes ont été surprises que je sois mariée à un Africain.

Ce qui est difficile, c'est de ne pas comprendre ce qui se dit quand les gens parlent une autre langue. On se sent rejeté. Au Bénin, je ne me sens pas étrangère, je suis toujours bien reçue. Mais je n'y vivrais pas à longueur d'année. J'ai du mal à supporter la pauvreté, et je ne suis pas à l'aise avec les pratiques vaudou. Les coutumes et les croyances me semblent étranges. On peut être empoisonné pour un rien, il y a beaucoup de vols à l'intérieur des familles. De plus, les gens ne sont pas disciplinés, il suffit de regarder la circulation des motos, les feux rouges ne sont pas respectés !

Parfois il y a des réticences parce qu'on est de couleur noire. Par exemple, en Allemagne avec ma belle-sœur, des personnes se sont levées quand nous sommes venues nous asseoir en face d'elles dans l'autobus. Il faut s'adapter, ne pas imposer son point de vue.

Petite anecdote : quand je suis arrivée au Havre, à huit ans, en venant de la Martinique, j'ai été fascinée par une jeune femme qui portait des talons hauts. Je me suis dit que, quand je serais grande, j'aurais des talons hauts !

Colette
île-de-France

Le vêtement

La question identitaire est au cœur du processus de changement que vit chaque adolescent(e). Il veut s'individualiser en se différenciant de ceux et celles qui lui sont proches (parents, fratrie), et se construire une culture propre qui se distinguera de l'héritage culturel que lui ont transmis ses parents.

Les enseignants en collège et lycée connaissent bien ces réactions d'élèves qui ne supportent pas que le professeur les compare à un frère ou une sœur, qu'il a eu comme élève par le passé.

Mais comment se démarque-t-on quand on ne sait pas encore qui l'on est, et que l'on se sent encore trop proche de sa famille, même si l'on ne veut surtout pas le reconnaître ?

Les manières de s'habiller représentent une des réponses possibles d'autant plus intéressante que l'adolescent EST son corps : le corps est un lieu de parole, de communication avec les autres. C'est dire la place qu'occupent durant cette période de la vie, la communication non verbale[1] et la communication en actes[2].

L'identité à construire ou à réaménager ne s'invente pas sur du néant mais en prenant appui sur d'autres : figures identificatoires, groupe de pairs, publicité... De plus, elle s'élabore peu à peu. Elle se compose au début de l'adolescence, à partir du visible (le vêtement notamment) pour progressivement se complexifier en s'intériorisant. Elle prend alors appui sur les différentes appartenances que le grand jeune choisit, plus ou moins consciemment, d'investir ; appartenances qui en

à l'adolescence : un signe d'appartenance

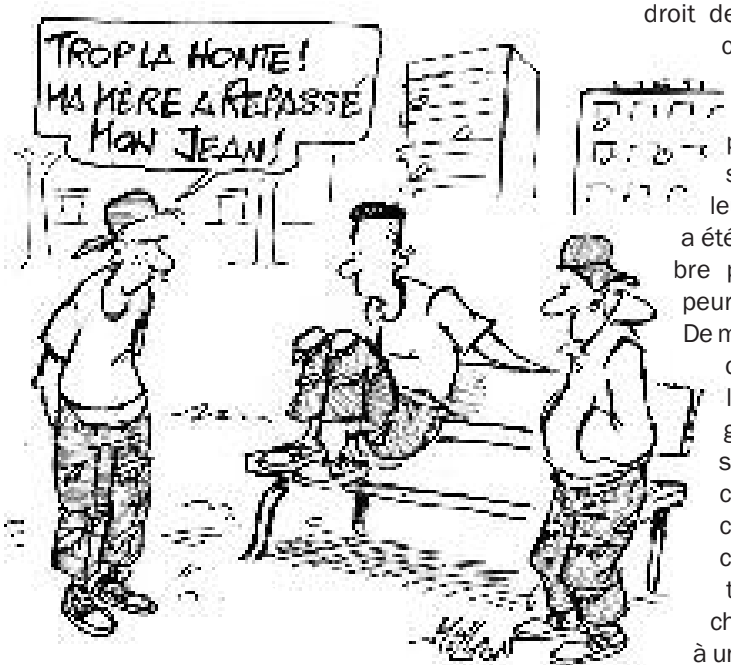
lui fournissant des savoirs, des manières d'être, de faire et de penser façonnent sa personnalité.

Que dit l'adolescent(e) avec le vêtement ?

Choisir ses vêtements, non pas en fonction du goût de ses parents, mais du sien ou de celui que l'on croit avoir, représente une conquête pour l'adolescent. Ce choix est un signe de son autonomie naissante. Ce choix sera d'autant plus valorisé par l'adolescent qu'il aura dû le réaliser en opposition à son parent au risque de lui déplaire. Car d'abord il se construit "contre" avant de se construire "avec" les autres.

Mais s'opposer est fragilisant ; l'adolescent(e) peut se sentir seul ou isolé parmi les siens quand il se démarque des codes vestimentaires en vigueur dans son milieu familial. Il va donc chercher ailleurs des appuis. Jadis il les trouvait dans le groupe de pairs, celui qui regroupait des isolés comme lui et dans lequel il se sentait bien. Dans ce groupe les adolescents inventaient des petites choses (mots, attitudes, accoutrement) qui leur permettaient de se sentir uniques, singuliers, différents. Aujourd'hui c'est la société médiatique qui uniformise les adolescents de manière planétaire, en particulier sur le plan vestimentaire : ils sont tous habillés de la même façon. Mais ce conformisme mondialisé laisse la place à quelques variantes qui en disent long sur les modèles auxquels les adolescents d'aujourd'hui se réfèrent.

Le port d'un pantalon tombant sur les hanches[3] et laissant apparaître le sous-vêtement de l'adolescent semble étrange pour l'observateur qui constate les difficultés que produit cet accoutrement pour marcher ou courir et le tic qui consiste à remonter sans cesse ce pantalon. Cette mode représente un signe d'identification aux prisonniers qui, n'ayant pas le droit de garder leur ceinture, sont obligés de laisser leur pantalon glisser le long de leur fessier. Elle a été rendue célèbre par des rappeurs américains. De même la jambe de pantalon relevée jusqu'au genou est un signe d'identification aux esclaves américains qui portaient une chaîne attachée à une cheville.



Nous avons là des signes d'appartenance à travers les modèles auxquels les adolescents s'identifient. Mais les significations initiales de ces modes ont souvent perdu ce sens pour les jeunes d'aujourd'hui qui se contentent de dire qu'ils suivent la mode pratiquée par telle ou telle star qu'ils admirent. Ils indiquent alors que leurs modèles identificatoires se trouvent principalement dans le monde du show business : chant, cinéma, sport ; d'où l'engouement pour les marques sportives portées par leur footballeur préféré !

Cette appartenance sous forme de conformisme aux codes vestimentaires produits par la société médiatique n'est-elle pas contrebalancée par le port de jeans troués, lacérés, élimés ? Il s'agit pour les adolescents de se démarquer d'un vêtement trop standardisé ou policé et de se présenter ainsi comme des rebelles.

À partir de ces quelques réflexions, on peut se demander comment aider les adolescents à chercher et choisir par eux-mêmes leurs propres appartenances sociales.

Édith Tartar Goddet

1/ Cette communication, très prisée des adolescents, repose sur les manières de dire. Par exemple, l'adolescent à l'école s'intéresse à 20% aux contenus d'enseignements et à 80% aux intonations, débit verbal, attitudes... de l'enseignant.
2/ À travers ce qu'il fait et montre de lui, l'adolescent énonce un message, que les adultes ne savent pas toujours décoder.
3/ Il s'agit du sagging *(affaissement en anglais) ou "mode du pantalon descendu".*

Apprivoiser la panthère

Amin Maalouf, Les Identités meurtrières, Le Livre de Poche n° 15005

Cet ouvrage, daté de 1998 et réédité en Livre de Poche en 2016, n'a rien perdu de son actualité. Les problèmes qui se posaient déjà voilà près de vingt ans, à l'époque de la guerre en ex-Yougoslavie, ne sont pas réglés : comment faire vivre ensemble, dans la même société, des hommes et des femmes d'origines diverses, de religions et de convictions divergentes ? Face au fanatisme de terroristes qui massacrent au nom de leur appartenance à une conception extrémiste de l'islam, face à l'afflux de migrants et de réfugiés fuyant la guerre et les massacres, on a vu renaître la tentation xénophobe, attisée par certains hommes et femmes politiques, de faire de l'appartenance à la nation française un motif d'exclusion. Et voici que le débat sur l'identité est en train de prendre place au cœur de la campagne pour les élections présidentielles.

Amin Maalouf est particulièrement bien placé pour évoquer ce sujet brûlant, lui qui vient d'une famille qui *"s'enorgueillit d'avoir toujours été à la fois arabe et chrétienne"*. Né à Beyrouth en 1949 – et l'arabe est sa langue maternelle –, il vit en France depuis 1976, écrit ses livres en français et a même été élu, en 2011, membre de l'Académie Française. Sommé de dire s'il se sent plutôt Libanais ou plutôt Français, il explique qu'il se sent à la fois "l'un et l'autre". Sa situation, comme celle d'un certain nombre de bi-nationaux, pourrait paraître exceptionnelle, pourtant, souligne-t-il, qui d'entre nous, même né et vivant en France, n'expérimente pas des appartenances multiples, régionale, linguistique, nationale, religieuse : basque ou breton, de langue et/ou de culture, chrétien ou agnostique, français et européen par exemple ? Le drame d'aujourd'hui c'est que nous sommes victimes d'une conception étroite de l'identité qui la réduit à une seule appartenance "proclamée avec rage" et avec une violence qui peut devenir criminelle. Or l'identité de chacun d'entre nous est complexe, elle est faite de diverses appartenances dont chacune nous rattache à un groupe humain et dont aucune n'est indifférente, même si nous pouvons, à un moment donné de notre vie et en fonction des vicissitudes de l'histoire, mettre en avant ou l'une ou l'autre. Ce qui fait que chacun d'entre nous est unique, c'est précisément que l'identité de chacun est faite de la combinaison inédite de cette multiplicité d'appartenances. Ce n'est que quand l'une de ces appartenances est privilégiée au point d'être considérée comme l'identité exclusive que l'identité, devenue intolérante, peut devenir meurtrière : on l'a vu dans l'ancienne Yougoslavie ou au Rwanda, on le voit encore aujourd'hui au Moyen-Orient et dans nos pays occidentaux.

Cela étant, y a-t-il certaines appartenances plus intolérantes et, par conséquent, plus meurtrières, que les autres ? On songe bien évidemment à l'islam et Amin Maalouf, qui écrit son livre à l'époque du voile, du tchador et des talibans, n'élude pas la question. Mais il répond, fort de l'histoire de sa famille, de tradition chrétienne en pays musulman, que l'islam n'est pas intolérant par nature, qu'il y a au contraire un grand passé de tolérance dans les civilisations islamiques où l'on acceptait de coexister avec chrétiens et juifs, ce qui n'a pas été toujours le cas du christianisme, qui a souvent persécuté avant de s'ouvrir, de nos jours, aux autres religions et d'apparaître comme tolérant et respectueux de la démocratie. Du reste faut-il nuancer ce qu'on dit d'ordinaire de l'influence des religions sur les peuples : une religion est aussi ce qu'en fait le peuple qui la pratique.

Qu'est-ce qui fait qu'aujourd'hui on assiste de plus en plus à l'explosion des revendications identitaires meurtrières ? C'est que le monde a connu, depuis peut-être le XVe siècle – et le phénomène est allé ensuite en s'amplifiant – une mutation extraordinaire qui a fait de la civilisation occidentale "la civilisation de référence" pour *le monde entier : "Si bien qu'aujourd'hui – regardons autour de nous – l'Occident est partout !"* Alors, évidemment, la perspective n'est pas du tout la même pour ceux qui vivent cette occidentalisation du monde en étant nés au sein de la civilisation occidentale ou pour ceux qui sont nés dans les civilisations que l'Occident a réduites. On conçoit que se développe chez ces derniers un fort

sentiment d'amertume devant ce qu'ils peuvent ressentir comme une amputation d'eux-mêmes. Et c'est cette amertume justifiée qui conduit parfois au repli identitaire sur des valeurs archaïques et réactionnaires. Le retour du religieux – et pas seulement de l'islam – auquel on assiste aujourd'hui est sans doute lié à l'angoisse que provoque une mondialisation vécue comme hégémonie de l'Occident par le reste du monde et comme hégémonie du modèle américain en Europe. Dépasser ce mouvement ne veut pas dire *"dépasser la religion elle-même"* qui, précise Amin Maalouf, *"ne sera jamais reléguée aux oubliettes de l'histoire, ni par la science, ni par aucune doctrine, ni par aucun régime politique"*, mais il s'agit de travailler à faire émerger une identité nouvelle, dans laquelle l'appartenance à la communauté humaine deviendrait le facteur d'unification de toutes nos appartenances multiples, qu'il ne s'agit surtout pas de nier ou d'effacer.

Le désir d'identité est parfaitement légitime et constitutif de l'humanité. Pourtant, telle la panthère, il peut tuer : il s'agit donc "*d'apprivoiser la panthère*[1]" en travaillant à préserver, à travers la mondialisation, la diversité vitale des langues et des cultures et en faisant en sorte que *"chaque citoyen soit traité comme un citoyen à part entière, quelles que soient ses appartenances".*

Jean-Louis Gourdain,
Rouen

1/ Tel est le titre de la dernière partie du livre.

Double nationalité

La question de la double nationalité a suscité bien des discussions, jusqu'à un débat à l'Assemblée nationale pour décider si la loi pouvait démettre de leur citoyenneté française les personnes ayant commis des actes terroristes : quelques précisions…

Un immigré qui demande à être naturalisé peut parfois cumuler la nationalité française et sa nationalité d'origine. On connaît assez mal les situations de double nationalité mais, selon les chiffres officiels[1], les bi-nationaux représenteraient 5% de la population de France métropolitaine âgée de 18 à 50 ans, dont 90 % sont immigrés ou descendants d'immigrés.

Près du tiers des personnes ayant deux parents immigrés déclarent avoir une double nationalité. Certains, de par la multi-appartenance de leurs parents et l'accélération de la mobilité, peuvent avoir plus de deux nationalités.

Plus de 40 % des immigrés vivant en France sont de nationalité française, 95 % des enfants d'immigrés nés en France sont Français (droit du sol). Cette proportion tombe à 12 % pour les descendants de couple mixte.

L'enquête de l'INED[2] TeO (Trajectoires et Origines) tente d'identifier l'impact des origines sur les conditions de vie et les trajectoires sociales, tout en prenant en considération les autres caractéristiques socio-démographiques. Avoir une double nationalité est une marque d'attachement à ses origines, cela n'est pas contradictoire avec une forte identité nationale française. L'historien Patrick Weil précise que, depuis 1938, la déchéance de nationalité des binationaux fait partie du droit français, mais que son inscription dans la Constitution irait à l'encontre de la cohésion nationale[3].

Benoît Petit
Toulouse

1/ https://www.ined.fr/fr/tout-savoir-population/memos-demo/focus/double-nationalite-identite-nationale/ et Enquête sur la diversité des populations en France. Premiers résultats, Paris, Ined, Document de travail n° 168
2/ http://teo.site.ined.fr/ Cf. Rubrique Résultats/Publi.
3/ http://www.lopinion.fr/edition/politique/patrick-weil-projet-decheance-nationalite-cree-suspicion-a-l-encontre-93113

Photo Suzanne Cahen

Se reconstruire et s'engager

Lorsque, après quelque vingt ans passés en Afrique centrale (Cameroun puis Gabon), j'ai été "réintégré" en Région Centre-Val-de-Loire, au début des années 90, je pensais avoir connu le plus dur dans l'enseignement : les effectifs très lourds et le manque de moyens (manuels insuffisants, rareté des "polycopiés") nous contraignaient à travailler "avec les moyens du bord". Sans parler de l'adaptation nécessaire ni des aléas du contexte sociopolitique local. Malgré tout, les trois inspections connues en quinze ans s'étaient déroulées correctement et, année après année, ma carrière avait connu un avancement normal. Deux ans avant ce retour en France, j'avais été titularisé Certifié sur mon ancienneté au titre du "décret Jospin" de 1989 qui a permis, à l'époque, la titularisation comme Certifiés de milliers d'AE (Adjoint d'Enseignement) et de PEGC (Professeur d'Enseignement Général et de Collège).

Je n'imaginais pas alors ce qui pouvait poser problème. Je le compris rapidement : pour mon chef d'établissement, ce mode de titularisation faisait de moi un Certifié "au rabais". Je précise ici que, me concernant, elle venait couronner une quinzaine d'années d'exercice ! Je m'aperçus aussi bientôt qu'à ses yeux, et pour d'autres placés plus haut dans la hiérarchie, après un si long séjour à l'étranger, on était censé ne pas (ou ne plus) savoir enseigner aux élèves de l'Hexagone. Alors qu'une première lettre du Rectorat évoquait une longue expérience à l'étranger dont je pourrais faire bénéficier mes élèves (je cite de mémoire), une deuxième, quelque temps après, esquivait complètement cet aspect et insistait sur les besoins en formation que je pourrais ressentir.

Dans l'intervalle, sans que soit employé le terme "stagiaire", j'avais été placé sous le tutorat d'une collègue déjà ancienne dans l'établissement, -bien embarrassée, d'ailleurs, par cette hiérarchisation nouvelle. Certes, des erreurs, des maladresses, j'en ai commises ces premiers mois, et de formations, j'étais moi-même demandeur ; mais la suite des événements me persuada que la perception qu'avait de moi, dès le départ, le Principal n'était pas étrangère à ma situation. Les termes employés lors de notre premier entretien, avant même ma prise de fonction, étaient sur ce point explicites. En niant, d'entrée de jeu, un savoir-faire pourtant attesté, ce chef d'établissement, qui ne s'interdisait pas le harcèlement moral et créait des "rapports de force" pour s'imposer, allait créer une "fissure" qu'il ne cessa d'élargir et d'exploiter pour asseoir son emprise.

Photo Suzanne Cahen

Treize ans plus tard, - j'avais dû changer d'établissement - confronté à une situation douloureuse vécue comme identique, je "jetai l'éponge", alors même qu'étaient apparus, les mois précédents, les prémices d'une deuxième dépression en une dizaine d'années. Mon propos est, certes, de témoigner d'une "reconstruction" ; mais comment ne pas évoquer le mécanisme de cette lente et insidieuse "destruction" ?

La dernière année d'exercice, bien décidé à m'en sortir, du moins à comprendre, je m'étais déjà servi, faisant feu de tout bois, de quelques "éléments" : un éditorial d'une revue, intitulé "La vie continue", un poème de la brésilienne Martha Medeiros circulant alors sur le Web, ou encore cet extrait du chapitre 52 du *Livre d'Isaïe* exhortant Jérusalem au

"réveil" : "Secoue ta poussière ! Debout ! [...] Dégage ton cou de ses liens...". J'évoquerai aussi cette conférence-débat sur les OGM avec le journaliste Hervé Kempf, à laquelle un ami m'avait prié d'assister. Enfin, je décidai aussi d'entreprendre une psychanalyse. En vain. Placé en Congé Longue Durée, je cessai l'enseignement ; j'étais dans un désarroi total et, l'analyse se poursuivant, la confrontation avec la bien piètre image que j'avais de moi-même était très douloureuse.

Un jour, j'entrepris la lecture de livres de Pierre Rabhi que des amis m'avaient prêtés : *Du Sahara aux Cévennes* et *Le Gardien du feu*. Ce fut comme un déclic rompant le marasme d'alors. Alors que s'était incrusté, tenace, l'année précédente, le sentiment d'être dans une impasse, ces livres m'offraient l'exemple d'un homme au parcours atypique ne s'arrêtant ni aux obstacles rencontrés ni à l'incompréhension ambiante ; bien plus, en me fournissant un centre d'intérêt, ils m'invitaient à me "projeter" loin du miroir où j'aurais continué à guetter, anxieux, l'évolution de mon image. En cette même période, j'ouvris aussi *Chercheur d'absolu* de Théodore Monod, que j'avais acheté, sans doute intrigué par son titre. Ce livre fit germer l'idée que, même en plein désert, la vie ne meurt pas.

Ce qui suivit fut le fruit d'enchaînements de faits et de rencontres, à la limite de l'adhésion consciente et d'une force me guidant. La fameuse conférence-débat avec Hervé Kempf s'était révélée décisive. J'y avais repéré des membres du groupe local des Amis du Monde Diplomatique (AMD) qui l'organisaient et, par ailleurs, elle me "reliait" à Pierre Rabhi et à ses expériences d'agriculture agro écologique. Je décidai d'abord de "renouer" avec le "*Diplo*" que je lisais régulièrement en Afrique ; quelque temps plus tard, j'adhérai même à l'association. Ayant eu vent d'une adhésion dans son secteur, le correspondant local m'invita à rejoindre le groupe. Ce que je fis à la réunion suivante. Entre temps, j'avais été amené à "creuser" la question des OGM. Des ouvrages de Vandana Shiva, écrivaine et écologiste indienne, que j'étais allé écouter en conférence, et *Voyage au pays du coton* d'Erik Orsenna, ainsi que la fréquentation du milieu "écolo" me conduisirent à participer à des événements dans le cadre de la lutte contre les OGM. Par les AMD, je me retrouvai participer à un Collectif d'associations qui s'était fixé comme objectif la création d'un Festival du Livre associatif ; cet événement va connaître sa 8e édition fin novembre.

Dix ans plus tard, où en suis-je ? Ces engagements nouveaux au sein des AMD et du Collectif ont initié un processus de reconstruction. À ceux-ci se sont ajoutées des actions ponctuelles dans une équipe CCFD-Terre Solidaire et à "Partage" - un lieu de réflexion, de rencontre et de partage, ouvert aux croyants comme aux non-croyants. Je reste proche des mouvements anti-OGM. D'écologie et de développement durable, il est aussi question dans notre groupe AMD quand il s'intéresse à l'agro-business, aux énergies propres, à la décroissance, ou dans notre partenariat avec le Festival Alimen'Terre. J'évoquerai enfin la présence, tout ce temps, d'un garde-fou : la confrontation avec le handicap de mon fils. Je donnai suite à l'adhésion, effective avant, à une section locale de l'UNAPEI, en me portant candidat comme membre d'un CVS (Conseil de la Vie Sociale) d'un établissement médico-éducatif.

Des sentiments différents coexistent. D'abord, la certitude que rien –je le sens bien– n'est jamais définitivement gagné ; celle que, seul, on s'enferme et que, pour subsister, il faut s'ouvrir au monde. Le deuxième, en apparence narcissique, est celui de me sentir utile, reconnu dans ce que je fais. C'est en soi une victoire puisque cette image de soi négative s'estompe. Enfin, la conscience qu'à une phase vécue comme une conjonction d'événements où il s'agissait surtout de "s'en sortir", a succédé, une fois les premiers échelons gravis, une démarche volontaire, nourrie non pas tant par une pratique religieuse, que par l'éducation chrétienne et la formation humaniste reçues et les engagements de jeunesse. Une sorte de substrat sur lequel se sont fondées mes convictions présentes, notamment le sens de la dignité humaine, des progrès sociaux nécessaires, mais aussi, surtout, comme un clin d'œil à l'enseignant que je fus, celle qu'informer et s'informer pour y parvenir est nécessaire.

Gilles B.
Centre Val-de-Loire

Photo Suzanne Cahen

Identité(s) numérique(s)

La semaine dernière, je me suis fait voler mes papiers alors que j'étais loin de chez moi, en visite chez mes parents. Au policier à qui je déclarais ce vol, qui me demandait si je disposais d'un document quelconque pour attester de mon identité, je n'ai rien pu montrer. Mais je lui ai dit que, pour vérifier mon identité, il pouvait me chercher sur Internet et retrouver ma trace sur divers sites plus ou moins officiels. Cela l'a fait sourire, il a préféré faire confiance au registre national des permis de conduire auquel son ordinateur lui donnait accès. Il m'y a trouvée (j'ai mon permis, alors que je n'ai jamais eu de voiture). Et pourtant...

Pourtant, je sais qu'Internet en sait beaucoup, beaucoup plus sur moi que tous les registres officiels de tous les policiers du monde. Il sait tout ce que j'y ai mis, tout ce que ma famille, mes amis ou mes collègues y ont mis, tout ce que les organismes dont j'ai fait partie (mes universités et laboratoires de recherche actuels et passés, les bancs d'écoles que j'ai fréquentés, les associations dont je suis ou ai été membre) y ont mis. Il connaît l'état de mes comptes en banque, de mes paiements d'impôts, de mes factures d'électricité, de mes remboursements de sécu. Il garde stockée quelque part la mémoire de tous les mails que j'ai reçus et envoyés, de tous les billets de train et d'avion que j'ai commandés en ligne, de tous les hôtels, lieux de résidence et spectacles que j'ai réservés, tous les achats que j'ai effectués, tous les textes que j'ai lus, toutes les musiques que j'ai écoutées, tous les films et vidéos que j'ai regardés, tous les jeux auxquels j'ai joué, toutes les recherches plus ou moins avouables que j'ai faites. Ces informations disponibles sur Internet composent un portrait de moi beaucoup plus complet que tout ce dont pourrait rêver un policier.

C'est un portrait multiple, éclaté, éparpillé. J'ai plusieurs adresses électroniques, que j'emploie distinctement suivant les usages, j'alimente plusieurs sites Web avec des contenus spécifiques, j'ai des comptes distincts sur un grand nombre de services, j'utilise plusieurs pseudonymes et d'innombrables mots de passe. Ma vie numérique est très compartimentée, c'est un vrai mille-feuilles des diverses facettes de mes activités et de ma personnalité, je suis la seule à les connaître toutes. J'appartiens à plusieurs cercles, groupes, réseaux, j'interagis de manière spécifique dans chacun d'eux. J'adapte mon comportement, mon niveau de langue, mes types d'interventions. Chacune de mes sous-identités numériques est un rôle social avec ses propres particularités, ses propres goûts et habitudes que les sites correspondants, quand ils sont marchands, tentent d'exploiter commercialement. Suivant les cas, j'essaie de brouiller les pistes, ou au contraire d'alimenter leurs systèmes. Je suis une stratège de la vie en ligne.

Aujourd'hui, comme aucune génération avant moi, je suis la source et la destination d'une quantité incroyable de données. Je suis à la tête d'une vaste entreprise de gestion de mes multiples identités numériques. Et on voudrait me résumer aux données de mon passeport ? Quelle blague !

Isabelle Tellier
Enseignante dans le supérieur, scientifique, féministe, cycliste, cinéphile, parisienne d'origine provinciale, écolo, chercheuse, amoureuse des langues, voyageuse, lectrice...

Un chemin dif

43…Comme tous s'émerveillaient de tout ce qu'il faisait, [Jésus] dit à ses disciples : 44 "Écoutez bien ce que je vais vous dire : le Fils de l'homme va être livré aux mains des hommes". 45 Mais ils ne comprenaient pas cette parole ; elle leur restait voilée pour qu'ils n'en saisissent pas le sens ; et ils craignaient de l'interroger sur ce point.

46 Une question leur vint à l'esprit : lequel d'entre eux pouvait bien être le plus grand ? 47 Jésus, sachant la question qu'ils se posaient, prit un enfant, le plaça près de lui, 48 et leur dit : "Qui accueille en mon nom cet enfant, m'accueille moi-même ; et qui m'accueille, accueille celui qui m'a envoyé ; car celui qui est le plus petit d'entre vous tous, voilà le plus grand".

49 Prenant la parole, Jean lui dit : "Maître, nous avons vu quelqu'un qui chassait les démons en ton nom et nous avons cherché à l'empêcher, parce qu'il ne te suit pas avec nous". 50 Mais Jésus dit : "Ne l'empêchez pas, car celui qui n'est pas contre vous est pour vous".

51 Or, comme arrivait le temps où il allait être enlevé du monde, Jésus prit résolument la route de Jérusalem. 52 Il envoya des messagers

Dans ce texte composite, Jésus trace un chemin que les disciples ont du mal à suivre. Ils naviguent à vue, et se trompent de sens à tous les carrefours. Mais c'est par leurs faux-pas que le lecteur aperçoit comment suivre Jésus peut bouleverser ses priorités.

Ce passage traverse la grande division classique de la structure littéraire de l'Évangile selon Luc. Le verset 9. 51, *Or, comme arrivait le temps où il allait être enlevé du monde, Jésus prit résolument la route de Jérusalem*, introduit une nouvelle grande section, qui chez Luc s'étendra jusqu'au 19. 28. En effet, Luc rallonge ce voyage de Jésus par rapport aux autres évangiles synoptiques en insérant des paraboles et des rencontres de Jésus propres à lui. Ensuite, Jésus arrive à Jérusalem, pour y être accueilli par la foule en premier lieu (19.29-40), mais très vite pour y vivre sa Passion.

Selon le récit de Luc, Jésus prend la route vers Jérusalem sachant ce qui l'y attend. Non seulement par clairvoyance, mais parce qu'il sait que sa Passion est sa mission. Il a été envoyé pour cela (cf. v. 48). Maintenant, arrive le temps, littéralement, de "son enlèvement du monde". L'expression est originale et peut faire penser non seulement à la Pâque mais aussi à l'Ascension (cf. Lc 24. 51, Ac 1. 9-11). Toutefois, si la résurrection et le retour de Jésus auprès de son Père sont en vue, cela passe inévitablement par sa mort à la croix. C'est ce qui rend significative et engageante la mise en route de Jésus vers Jérusalem. Jésus n'esquive pas la croix, il ne reporte pas le moment où il doit affronter la souffrance et la mort pour accomplir sa mission. Jérusalem n'est pas tant une destination géographique qu'un lieu de renoncement et d'engagement en vue du salut du plus grand nombre.

Ce chemin vers la croix ne concerne pas seulement Jésus, mais aussi tous ceux qui vont le suivre. Tous ne devront pas souffrir comme lui, mais tous sont appelés au renoncement quant à leur propre gloire et au service des "plus petits". Jésus s'est déjà exclamé : *Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même et prenne sa croix chaque jour, et qu'il me suive* (9. 23).

Cependant, il semble, selon la suite du texte, que les disciples avaient du mal à comprendre ce que Jésus voulait dire. Par trois fois, ils sont repris par Jésus (v.46-48, 49-50, 55-56). Et, par l'ordonnancement du récit, Luc suggère que leur "bêtise", vient précisément du fait qu'ils n'avaient pas encore compris ce que Jésus disait concernant sa mort. Quand Jésus leur dit : *écoutez bien ce que je vais vous dire : le Fils de l'homme va être livré aux mains des hommes* (v. 44, cf. 9. 22), le voile descend, ils ne comprenaient pas cette parole. Et, n'osant pas poser de question (v. 45), ils suivent leur propre chemin en sens opposé, se demandant *lequel d'entre eux pouvait bien être le plus grand* (v. 46) !

ficile à trouver

devant lui. Ceux-ci s'étant mis en route entrèrent dans un village de Samaritains pour préparer sa venue. 53 Mais on ne l'accueillit pas, parce qu'il faisait route vers Jérusalem. 54 Voyant cela, les disciples Jacques et Jean dirent : "Seigneur, veux-tu que nous disions que le feu tombe du ciel et les consume ?" 55 Mais lui, se retournant, les réprimanda. 56 Et ils firent route vers un autre village.

57 Comme ils étaient en route, quelqu'un dit à Jésus en chemin : "Je te suivrai partout où tu iras". 58 Jésus lui dit : "Les renards ont des terriers et les oiseaux du ciel des nids ; le Fils de l'homme, lui, n'a pas où poser la tête". 59 Il dit à un autre : "Suis-moi". Celui-ci répondit : "Permets-moi d'aller d'abord enterrer mon père". 60 Mais Jésus lui dit : "Laisse les morts enterrer leurs morts, mais toi, va annoncer le Règne de Dieu". 61 Un autre encore lui dit : « Je vais te suivre, Seigneur ; mais d'abord permets-moi de faire mes adieux à ceux de ma maison". 62 Jésus lui dit : "Quiconque met la main à la charrue, puis regarde en arrière, n'est pas fait pour le Royaume de Dieu".

Luc 9. 43b-62 Traduction œcuménique de la Bible (TOB)

Ainsi, ne comprenant pas que le chemin que Jésus prend se dirige vers la croix - le chemin d'humilité et de renoncement à sa propre vie, ils cherchent la reconnaissance et le rang. Ne comprenant pas que Jésus va mourir pour tous, ils essaient de restreindre le cercle des disciples à leur propre groupe (v. 49). Ne comprenant pas que le non-accueil et l'incompréhension font partie de l'annonce de l'Évangile du Christ (les Samaritains et les Juifs ne se toléraient pas réciproquement - et Jésus se dirige vers Jérusalem v. 53), ils cherchent à faire tomber le jugement du ciel sur ceux qui rejettent Jésus (v. 54). Pourtant, ils doivent vite apprendre à faire face au non-accueil et au rejet au nom du Christ, parce que, selon le récit de Luc, Jésus va aussitôt les envoyer annoncer le Royaume : certains les accueilleront, mais d'autres pas (10. 1-13).

Jésus recadre et ramène alors ses disciples sur son chemin. Il accueille un enfant et appelle les disciples à faire de même, renversant l'ordre hiérarchique - c'est en accueillant le plus petit que l'on accueille Jésus, le maître, et Dieu, son Père, enseigne-t-il. Il enseigne également l'humilité de reconnaître l'authenticité de l'œuvre de celui qui n'appartient pas au groupe ou qui n'utilise pas les méthodes reconnues, *car celui qui n'est pas contre vous est pour vous* (v.50). Enfin, il calme l'ardeur déplacée de ses proches, Jacques et Jean, qui veulent foudroyer ceux qui refusent d'accueillir Jésus, et leur apprend à poursuivre tout simplement leur route.

Les derniers versets du passage, où Luc rapporte trois réponses lapidaires de Jésus à d'autres qui veulent le suivre, se comprennent dans le contexte de cette triple défaillance des disciples. Ils se comprennent également dans le contexte de la croix qui attend Jésus au bout de son chemin. Mais ils communiquent l'urgence de la mission, la radicalité de l'engagement et la nécessité d'un choix déterminé pour ceux qui veulent suivre Jésus dans l'œuvre du royaume de Dieu. Jésus avertit celui ou celle qui est attiré par son rayonnement (cf. v.43) que le chemin du service et de l'accueil des plus petits n'est pas une route toute tracée : il fait marcher à contre-courant, dans le renoncement à la facilité et aux gains personnels. Il peut amener à des ruptures et des déplacements. Il est fait de fragilité voire de précarité : *le Fils de l'homme, lui, n'a pas où poser la tête* (v.58).

Ces trois réponses explicitent la parole de Jésus : *Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même et prenne sa croix chaque jour, et qu'il me suive.* Luc nous fait comprendre que ceci est le chemin sur lequel Jésus a marché avant et devant ses disciples et sur lequel il marche encore, avec ceux qui s'engagent à sa suite.

Pasteur K. B.
Service biblique
Fédération protestante de France

Nous risquons d'être les "perdants" !...

Aux Philippines, pays durement touché chaque année par des typhons dévastateurs, les membres des Teachers'Teams sont engagés avec leurs collègues et leurs élèves pour une agriculture durable.

Je suis enseignante et attachée au développement durable. Je passe mon temps libre à cultiver des fruits et des légumes dans notre jardin ; les samedis et jours de congé je deviens agricultrice. Je crois que la terre est la vie ; c'est l'une des trois principales ressources naturelles, les autres étant l'air et l'eau. On peut considérer ces trois ressources comme les piliers de la vie et de l'agriculture, puisque si l'un des trois manque, les plantes et autres êtres vivants cessent de s'épanouir. Je suis fortement contre la production de cultures hybrides à haut rendement, et l'usage intensif de pesticides, d'engrais et d'intrants de toutes sortes ; ils contaminent notre environnement, empoisonnent notre précieux approvisionnement en eau et détruisent la valeur des terres agricoles fertiles.

Notre famille possède un petit terrain planté de manguiers, cocotiers et autres arbres fruitiers indigènes. Sur une partie vide je fais pousser des légumes. Je gère également une rizière où j'emploie des méthodes agricoles biologiques. Au départ, mon intention était d'assurer que la nourriture servie à notre table soit sûre et saine, sans trace de pesticide, agent de conservation ou autre résidu chimique. Plus tard, j'ai éprouvé une grande satisfaction à cultiver et produire notre propre nourriture. Finalement, quand j'ai pris ma retraite de l'enseignement, je suis devenue agricultrice à temps complet. La vente de nos produits agricoles suffit largement à nos dépenses familiales, et nos réserves alimentaires durent jusqu'à la récolte suivante.

Les Philippines sont un pays dominé par l'agriculture, et la vie du peuple en dépend pour l'essentiel. Si nous ne prenons pas soin de l'environnement, nous serons les perdants. La plupart d'entre nous le savons : il n'y a aucune subsistance sans la terre ; tuer la terre, c'est tuer l'environnement et éventuellement nous-mêmes. Il n'y a pas d'autre chemin ; si nous voulons bénéficier d'une bonne qualité de vie, il faut adopter des démarches durables en matière de production alimentaire, parmi lesquelles l'agri - culture biologique.

Dans ce monde actuel en si rapide évolution, qu'est-ce qui peut être durable ? Qu'est-ce qu'on voudrait faire durer ? Notre production alimentaire est-elle viable à long terme ? Au niveau de la communauté, quelles sont les démarches à entreprendre pour

créer un avenir plus sain pour nous-mêmes, pour notre communauté et, bien sûr, pour la Terre ?

L'agriculture biologique fournit des bénéfices à long terme au peuple et à l'environnement. Elle augmente la fertilité des sols à travers la rotation des cultures, le compostage, le paillage, les engrais verts et les méthodes naturelles de lutte antiparasitaire. Par une planification rigoureuse et l'usage de toutes les techniques à notre disposition, nous pouvons éviter totalement le traitement par pulvérisation des récoltes. Si les parasites et les maladies végétales restent problématiques, des produits naturels peuvent être utilisés, par exemple des vaporisations à base de piment, d'oignon, d'ail, de feuilles de cacahuètes, de margousiers* et beaucoup d'autres plantes indigènes.

Dans l'agriculture biologique, il est bénéfique d'introduire quelques variations dans les cultures traditionnelles. Cela peut protéger contre les parasites et maladies et fonctionne comme une assurance contre les récoltes perdues à cause des intempéries (sécheresse ou inondations). Il est avantageux de planter un mélange de cultures, comprenant plusieurs variétés, dans le même champ. Il est recommandé de conserver des semences de cultures locales améliorées, plutôt que d'acheter de nouvelles semences chaque année. L'échange de semences entre agriculteurs peut aussi contribuer à augmenter la diversité des cultures et à assurer la survie de certaines cultures traditionnelles souvent remplacées par des variétés modernes.

L'évolution de l'agriculture biologique dépend de trois facteurs : le non-usage de produits chimiques (engrais, pesticides, herbicides...), l'abolition totale des OGM, et le plus important : la durabilité. Tout système agricole fondé sur des ressources non renouvelables, comme le pétrole, ne peut être durable. Autrement dit, notre régime agricole ne devrait créer ni pollution ni poison, tout devrait être recyclable.

Sans oublier les anciennes méthodes agricoles : il faut combiner les meilleures pratiques du passé avec les connaissances scientifiques de nos jours. Les agriculteurs biologiques travaillent en harmonie avec la nature. Il s'agit d'utiliser des techniques pour obtenir de bons rendements sans nuire ni à l'environnement ni aux gens qui y vivent et travaillent. Beaucoup de Philippins commencent à s'intéresser à l'agriculture biologique et le Département de l'Agriculture l'encourage. La technologie agricole des Philippines est unique dans sa diversité : agriculture, aquaculture, lombriculture, techniques de propagation et croissance des plantes, tout cela contribue à la réussite de l'agriculture durable.

La vie durable va plus loin que les actes individuels en faveur de l'environnement, conservation de l'énergie et de l'eau, réduction de la pollution, tri des déchets, préservation des sols... Il est encore plus important de promouvoir activement tous ces actes chez les gens. Il s'agit d'adopter comme principe général la réduction ou l'élimination du gaspillage afin de préserver les ressources naturelles de la Terre, y compris les sols arables, l'air respirable et l'eau potable. Tout fusionne en un mode de vie dans lequel l'excès, le gaspillage, le superflu et la surconsommation de ressources appartiendront bel et bien au passé.

Y. R.
Traduction J. T.

Extrait du bulletin international Entre Nous *avec l'aimable autorisation de Dialogue et Coopération*

** Les margousiers sont des arbres qui ne poussent qu'en région chaude. Ils sont souvent confondus avec le "lilas des Indes" ou avec le "lilas de Perse". Leur feuillage est persistant mais peut devenir caduc en cas de forte sécheresse et est utilisé comme dentifrice. Leurs graines permettent de fabriquer un insecticide redoutable et l'huile qu'on en extrait est aussi utilisée comme vermifuge.*

Enseigner la francophonie

Bien que dotée de défenseurs au zèle intraitable, la francophonie (avec ou sans majuscule) demeure un objet fluctuant que tout le monde n'identifie pas bien. C'est peut-être pour cela qu'elle campe depuis assez longtemps aux frontières des programmes de français. Ceux-ci se hasardent à suggérer, pour le collège, quelques œuvres littéraires francophones, mais au niveau du lycée, les préconisations demeurent vagues, la pression normative du baccalauréat dissuadant généralement les collègues de s'éloigner trop des textes les plus connus. Du coup, peu de bacheliers français ont pu se faire une idée claire de ce que recouvre le terme de francophonie - à part que cela a quelque chose à voir avec l'inévitable Senghor.

Ce modeste article, appuyé sur mon expérience d'enseignant-chercheur en littératures francophones, mais aussi de formateur de futurs enseignants, voudrait donner quelques arguments pour que mes collègues du secondaire (et pourquoi pas de l'élémentaire) n'hésitent plus à donner, dans leur enseignement, une place plus visible au fait francophone.

Savoir de quoi on parle

Le sens même du mot francophonie est un peu brouillé par la multiplicité des usages qu'on en fait. Si on s'en tient à l'étymologie, la franco-phonie désigne le fait de "parler français". On se sert donc de l'adjectif ou du nom francophone pour qualifier ou désigner toute personne pratiquant la langue française, et du nom francophonie pour désigner le phénomène général de cette pratique. Cela inclut toutes les manifestations de cette langue, orale ou écrite, littéraire, courante ou populaire... Donc, si vous lisez ces lignes, c'est que vous êtes un(e) francophone.

Mais ce sens premier ne correspond pas vraiment à l'usage le plus fréquent de ces termes, sauf peut-être dans le monde des linguistes. En effet, dire d'un Français qu'il est francophone paraît une évidence, donc un propos sans intérêt. Il ne vient à l'idée de personne de dire que Molière, Hugo ou Proust sont des écrivains francophones : on les connaît comme des écrivains français, tout simplement, même s'ils entrent dans la définition posée plus haut.

Couramment, on se sert donc de francophone pour qualifier une personne quelconque (éventuellement un écrivain) qui s'exprime en français alors que cela ne va pas de soi au regard de sa nationalité ou de son origine. Un Belge peut être qualifié de francophone parce que tous les Belges ne le sont pas. On trouve des francophones en Afrique noire, au Maghreb, au Levant, dans des pays d'Europe centrale, en Amérique, en Océanie, en fait à peu près dans tous les coins du monde, pour la simple raison qu'il est possible d'apprendre le français à l'extérieur de la France, et même de le pratiquer couramment sans avoir mis les pieds dans l'hexagone.

On constate donc une bizarrerie dans l'usage des mots : pour un Français, une personne qualifiée de francophone est implicitement... un étranger, car pour ses compatriotes cette qualification ne semble pas avoir de sens. Quand on parle des littératures francophones, en France du moins, on parle concrètement des littératures non-françaises écrites en français, même si la littérature française est, en théorie, francophone elle aussi (et même la première des littératures francophones...). Peut-être l'usage évoluera-t-il et finira-t-on par intégrer l'idée que la littérature française n'est, après tout, qu'une des littératures francophones du monde. On parlera alors de littératures de langue française, sans hiérarchiser les auteurs français et les autres.

Sans aller jusque-là, parler de francophonie aux élèves a donc au moins un intérêt : cela oblige à dissocier la ou les langues qu'on pratique de la nationalité qu'on possède. Occasionnellement, cela aide à faire retour sur la situation linguistique interne de la France, où tout le monde ne parle pas exclusivement français... et pas exactement le même français d'ailleurs !

Connaître l'histoire sans s'y enfermer

Une dérive du sens de francophonie est facile à circonscrire et à éviter : celle de s'éloigner de la pratique vivante de la langue française au profit des institutions qui se réclament, directement ou non, de cette langue. En effet, bien des entités gravitent autour du français, qui est certainement la langue au monde qui possède le plus d'institutions s'occupant d'elle : Ministère ou Secrétariat d'État à la Francophonie en France, Haut Conseil de la Francophonie, Association des Universi-

tés de Langue Française, Office International de la Francophonie, Académie Française... (Voir les liens en fin d'article)

De plus, si le mot a été créé, à la fin du XIXe siècle, sans trop de connotation politique, la Francophonie (avec une majuscule cette fois), depuis 1960, a été beaucoup promue par des chefs d'État (De Gaulle, Pompidou, Bourguiba, Senghor...) et s'est présentée même comme un projet de nature politique : il fallait réunir les États, anciens ou nouveaux, qui avaient "la langue française en partage", afin de constituer à l'échelle du monde une sorte de bloc partageant des valeurs culturelles communes... Grâce à cet ensemble, la France a espéré et espère encore un maintien de son influence dans le monde, et cette arrière-pensée est l'objet d'une polémique déjà ancienne : la Francophonie est souvent accusée d'être le paravent d'une entreprise néocoloniale, visant à pérenniser l'Empire perdu.

La langue elle-même risque d'être confondue avec cette constellation politique, avec pour corollaire une ignorance des réalités linguistiques très diverses qui prévalent dans les États concernés, et même au delà, et une ignorance surtout de la foisonnante création artistique qui se déploie dans cette langue. Le professeur de français se gardera de reprendre un discours mythique, valorisant mais très abstrait, sur la langue française, du type *"le français, langue de la logique, de la raison, de la liberté, de la tolérance..."*. En revanche, il rappellera ce fait indéniable : le français est à ce jour pratiqué par environ 275 millions de personnes dans le monde, donc majoritairement par des populations qui ne se sont jamais confondues avec la nation française, n'ont pas l'intention de se confondre avec elle, et ne contribuent pas moins à l'illustrer dans le champ scientifique, artistique et culturel.

Les manuels d'anglais et d'espagnol utilisés par nos collégiens s'ouvrent fréquemment sur une double page représentant une mappemonde, et sur laquelle de grandes taches de couleur montrent les pays anglophones ou hispanophones. Pourquoi aucun manuel de français, à ce jour, ne propose-t-il une telle représentation ? Serions-nous paralysés par le fait qu'elle renverrait, pour partie, à un passé colonial dont nous avons du mal à parler ? Mais ne serait-il pas naturel, par simple respect de la réalité linguistique, d'aider les élèves à se figurer la langue française telle qu'elle se déploie de nos jours, à la surface du globe ?

Ouvrir le corpus aux littératures francophones

L'enseignant de la matière "français", informé des réalités contemporaines, doit donc prendre du recul envers la tradition de sa discipline, encore marquée du souci de transmettre un patrimoine national, et qui tend à confondre littérature française et de langue française. Aucun pédagogue sensé ne proposera de réduire les textes patrimoniaux français à une portion étroitement minoritaire des textes étudiés. Néanmoins, dans le choix de supports littéraires, notamment dans le domaine contemporain, il est possible d'intégrer des textes écrits en langue française venus d'autres horizons que la France.

On n'a pas besoin pour cela de réécrire les programmes ou les instructions. Chaque année, mes étudiants de master Métiers de l'Enseignement, de l'Éducation et de la Formation (qui sont aussi mes jeunes collègues) imaginent, d'eux-mêmes, comment les "objets d'étude" des programmes du secondaire (récits d'enfance, roman contemporain, poésie lyrique, littérature engagée...) peuvent être abordés au moyen de textes francophones, lesquels n'ont comme défaut que d'être moins présents dans la culture et la formation initiale des enseignants.

Il ne s'agit pas de chercher l'exotisme ou la séduction : ces textes parlent de la même humanité que celle de nos contrées. Évitons aussi l'illusion que nous allons donner aux élèves issus de familles immigrées - souvent de pays francophones justement - une idée de leurs "racines", comme si cette tâche nous incombait. La proposition que je fais est à l'opposé de tout communautarisme et vaut pour tous les élèves de la République, avec un objectif très simple : réduire un peu l'écart entre la culture scolaire et la réalité actuelle de notre langue.

P. S.
maître de conférences en
littérature française et
francophone
Université de Toulouse 2
Jean Jaurès

Les Alliances françaises diffusent la Charte de la Francophonie adoptée en 1997 au Sommet de Hanoi (Vietnam) et révisée par la Conférence d'Antananarivo (Madagascar 2005).

Pascale Casanova : La Langue mondiale Traduction et domination (Seuil)
Approche du bilinguisme, diglossie et langue dominante qui n'est pas nécessairement la langue du pays le plus puissant économiquement ou militairement.
La République mondiale des lettres "Points Essais", 2008.

Langues

La constitution du Togo stipule que "la langue officielle de la République togolaise est le français", mais rien dans cette constitution n'est dit des langues et des cultures des différents peuples qui constituent ce pays. Dans les faits, par sa pratique, la langue officielle confine les autres langues dans un statut second, un statut toléré ; elle travaille à leur progressive extinction.

Mais le plus grave, c'est que l'accès à cette langue-là est difficile. Son acquisition est pénible, sa connaissance n'est ni simple, ni naturelle, sa possession est un "parcours du combattant" et sa maîtrise un défi permanent. Pour vivre, il est absolument nécessaire de maîtriser une langue et les langues dont la maîtrise est la plus aisée sont les langues premières. Forcer les gens à renoncer à leur langue première, c'est les condamner à l'incapacité. Une constitution qui fait cela couve la violence.

A. B.
Département de Philosophie
Université de Lomé

Michaëlle Jean

La Secrétaire générale de la Francophonie Michaëlle Jean désignée à ce poste au Sommet de la Francophonie en 2014 à Dakar (Sénégal) insiste sur la violence à l'égard des femmes et des filles, comme un des Objectifs du millénaire pour le Développement, et en 2013, un Plan d'action sur les violences faites aux femmes et aux filles : mariages précoces et forcés, mutilations génitales féminines. (Voir Télérama N° 3481 – 7 octobre 2016 p. 15/18 - Les Rendez-vous de l'histoire - Blois). Et http://www.francophonie.org/Le-Secretaire-general.html

"Si aujourd'hui les abysses de la Méditerranée engloutissent de trop nombreux migrants, la mer Caraïbe est, elle aussi, un sanctuaire d'anonymes.

C'est pour cela que je réclame de l'indulgence pour les réfugiés dont les papiers ont dû être modifiés. (...) L'Europe est pourtant passée par là. La France aussi, au temps de l'occupation. Pourquoi l'oublie-t-on ?

Mes racines ne vont pas vers le sol, ce sont des rhizomes car je n'ai jamais totalement accepté d'être arrachée à ma terre, alors je garde vivantes ces racines et je les étends ailleurs.

De toutes les façons, être haïtienne, c'est déjà avoir une identité plurielle.

De ces années-là, il me reste aujourd'hui encore un regard qui balaie à 360 degrés chaque lieu dans lequel je me trouve.

Nous avons cette capacité à nous adresser à l'autre tout en restant soi, en sentant l'autre en soi. C'est formidable d'aborder le monde ainsi.

Je suis arrivée à 10-11 ans au Canada.

Au Canada il n'est pas question de nationalité, mais de citoyenneté.

Et dès 16-17 ans, je suis tellement imprégnée de ma nouvelle citoyenneté que je m'engage. La citoyenneté n'est pas un document, (...) c'est participer à quelque chose de plus grand que vous.

Chez nous, l'indifférence ne pouvait pas être une option.

La Francophonie est née au Sud, de chefs d'État – fraîchement indépendants -, d'une vision lumineuse de coopération qui a été proposée à la France, au nom d'un humanisme intégral.

La Francophonie aujourd'hui regroupe quatre-vingts États sur cinq continents, ce qui offre d'immenses possibilités".

Citations extraites de deux interviews de Michaëlle Jean, Secrétaire générale de la Francophonie

À propos de radicalisation

Le ciel attendra

Le film de Marie-Castille Mention-Schaar, sorti le 5 octobre 2016, montre le processus de retournement psychologique dont certains ados peuvent être victimes. Avec Émilie Frèche elle a enquêté auprès de familles, de jeunes filles “déradicalisées”, de journalistes et de Dounia Bouzar, fondatrice du Centre de prévention contre les dérives sectaires liées à l’islam (CPDSI)*.

Le film montre en parallèle les parcours inversés de deux lycéennes, l’une se laisse progressivement séduire via les réseaux sociaux jusqu’à se convertir à l’islam et partir en Syrie rejoindre un idéal mythique tandis que l’autre essaie de se libérer de cette emprise.

Ce film fait une large place aux réactions des parents qui n’ont rien vu venir, qui essaient de comprendre. Certains se sentent impuissants comme la mère incarnée par Clothilde Courau dont la fille est partie en Syrie. D’autres, comme le personnage joué par Sandrine Bonnaire, essaient d’aider et de soutenir leur fille malgré toutes les incertitudes et difficultés. Le rôle des pères est un peu plus discret, mais leur présence semble essentielle au moins pour préserver l’équilibre de leurs épouses. En arrière-plan, la police et les éducateurs évoquent les jeunes qui n’ont pas la chance d’être soutenus par leurs familles et sont orientés vers des centres éducatifs où ils n’auront pas le même soutien que celui de l’héroïne du film pour se reconnecter à la réalité et se défaire de l’endoctrinement dont ils ont été victimes.

Les enseignants, comme les parents, ne voient rien venir. Tout au plus remarquent-ils que la jeune en voie de radicalisation s’intéresse plus à son téléphone qu’à leurs cours. Quant à ses camarades de classe ils ne prennent pas au sérieux les délires complotistes qu’elle a découverts sur internet. Sa camarade musulmane trouve excessif son zèle de convertie. Mais tout cela ne l’ébranle pas. Sa seule crainte est que sa mère découvre son tapis de prière caché sous son lit, ce qui pourrait l’alerter.

Dans le film, Dounia Bouzar joue son propre rôle de conseillère auprès des familles désemparées et fait apparaitre comment les jeunes qui se laissent séduire par la propagande djihadiste se retrouvent écartelés entre deux fidélités, d’une part leurs familles, amis et camarades de classe et une société dont ils découvrent les défauts, d’autre part une famille virtuelle à laquelle ils sont reliés par de multiples messages électroniques, un idéal de pureté et la promesse d’un paradis qui exige certains sacrifices. On la voit à la fois dans son rôle vis-à-vis des parents, essayant de déceler les cas de radicalisation, et dans des rencontres avec des jeunes filles radicalisées à qui elle essaie d’expliquer qu’elles ont été manipulées, et qu’elle doit consoler et rassurer quand elles commencent à mesurer leur erreur.

Espérons que la vision de ce film ouvrira les yeux de tous ceux qui pourraient croiser un jeune tenté par la radicalisation et évitera à d’autres adolescents et adolescentes de partir en Syrie ou ailleurs pour combattre au nom d’Allah notre civilisation.

Anne-Marie Marty
Creil

Dounia Bouzar

À coté de sa participation au film, Dounia Bouzar a le souci d’informer tous les publics à propos de ses recherches. Parmi ses ouvrages les plus récents, on trouve aussi bien un essai *Comment sortir de l’emprise du Djihadisme ?*, qu’un roman destiné aux adolescents : *Ma meilleure amie s’est fait embrigader*.

Éd de l’Atelier
15 €, 160 p

Éd La Martinière Jeunesse
224 p. 14,50 €

** L’association CPDSI a changé son nom cet été sans changer de sigle et est devenue le Centre de Prévention, de Déradicalisation et de Suivi Individuel.*

Dans un monde qui change, retrouver le sens du politique

Conseil permanent de la Conférence des Evêques de France

co-éd. Bayard, Cerf, Mame, 2016, 93 p. 4 €

C'est *"aux habitants de notre pays"* que s'adresse le Conseil permanent de la Conférence des Évêques (dont Mgr Pontier, Mgr Carré, Mgr Delannoy, cardinal Vingt-Trois...). Ce Conseil se dit préoccupé par la situation de notre pays fragilisé au sein d'un monde incertain. Il appelle les catholiques à être citoyens à part entière avec leurs contemporains, à s'atteler à refonder le pays dans sa vie sociale pour la dignité et l'avenir de l'homme (p. 17).

Dix points de réflexion sont proposés.

Le besoin de *retrouver "le" politique et de le réhabiliter* dans sa noble fonction de service du bien commun.

Une société traversée par des tensions avivées par des événements difficiles et l'émotionnel en certains médias ou réseaux sociaux : l'importance de *"faire société"*.

Les ambivalences et paradoxes entre les *contraintes juridiques croissantes*, et la réelle capacité de créativité au cœur de la population.

Le *contrat social* à repenser pour sortir des individualismes et tisser la communauté humaine ; ici, mention est faite de l'intérêt du Service civique national pour les jeunes de 16 à 25 ans.

La différence culturelle et l'intégration dans un contexte de populations très diverses, les risques d'incivisme, de violence, de radicalisations ; *le besoin de dialogues interculturels*.

L'éducation des consciences (en famille, école, société) par rapport à des identités fragiles et revendiquées.

La question du sens à réintroduire dans la pratique politique pour déterminer une vraie *"vision partagée de l'avenir"*, pour articuler le "je" et le "nous" (p. 49) de façon dynamisante.

La crise de la parole quand celle-ci dévie vers le mensonge ou les promesses non tenues.

La juste compréhension de la *laïcité de l'État* pour rendre possible l'expression des différences dans un vivre-ensemble harmonieux.

Bref, un pays en attente, mais riche de tant de possibilités personnelles et collectives ; possibilités humaines, sociales, économiques, culturelles, spirituelles, selon les fortes orientations de l'encyclique du pape François *"Laudato Si'"* sur l'écologie intégrale.

Des pistes de réflexion sont ensuite indiquées pour approfondir personnellement et échanger en groupes. D'abord, sur cette démarche citoyenne et chrétienne, puis sur les dix points précédents.

Le document se termine sur l'horizon 2017, année d'élections présidentielle et législatives.

Sept éléments sont alors suggérés : la pratique de la démocratie pour une société écartant la violence (verbale, identitaire...), l'élaboration d'un projet pour une société de justice et de partage, la nécessité d'un pacte éducatif rétablissant la confiance entre les partenaires (familles...) et l'école, une solidarité efficace pour le service du bien commun, l'accompagnement des migrants pour une intégration favorable, l'Europe selon *"une véritable pratique de la subsidiarité"* entre les pays (p. 88), l'écologie intégrale faisant le lien entre la sauvegarde de la Création et la lutte contre les inégalités.

En conclusion, le Conseil permanent appelle à l'espérance : *"Pour ceux qui ont foi en Dieu et qui vivent dans la communion au Christ, les difficultés présentes nous acculent à investir toutes nos capacités pour construire une société plus juste et plus respectueuse de chacun"* (p. 90).

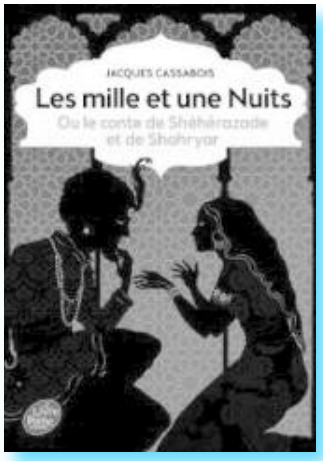
En relevant des aspects fondamentaux pour la vie socio-politique et les données de l'actualité, ce document nous incite à passer de la morosité (p. 11) ou de la tristesse ambiante (p. 69) à l'engagement de tous. Il s'offre comme un opportun outil d'analyse des évolutions actuelles et d'échange en groupes à l'heure où les enjeux électoraux stimulent le besoin de débat constructif et de responsabilisation.

P. Pierre Fournier

Les mille et une Nuits

ou le conte de Shéhérazade et de Shahryar

Après avoir consacré, en 1993, un livre à Sinbad le Marin, Jacques Cassabois retrouve les contes des mille et une nuits avec cet ouvrage. On connaît le canevas sur lequel est bâtie l'intrigue : le roi Shahryar, découvrant qu'il est trompé par sa femme, prend la décision d'épouser chaque jour une nouvelle jeune fille qu'il fera exécuter chaque matin, à l'aube de la nuit de noces. Ainsi ne sera-t-il plus jamais trompé. Shéhérazade se porte volontaire pour épouser le roi cruel, avec pour seules armes ses dons extraordinaires de conteuse. Nuit après nuit, elle raconte une histoire, s'arrangeant toujours pour que le roi ait, au matin, assez envie d'entendre la suite pour surseoir à son exécution.



Shéhérazade, grâce à la plume alerte de l'auteur, donne libre cours à tout son talent en enchevêtrant les histoires, pour le plus grand plaisir du lecteur, tout heureux de pénétrer dans cet univers exotique, poétique et merveilleux et de relire, par exemple, les fameuses aventures d'Ali Baba et des quarante voleurs.

Au delà de ce plaisir du texte, qui n'est certes pas à négliger, deux leçons peuvent être tirées de l'ouvrage. C'est par la puissance de la parole et du conte que Shéhérazade réussit à triompher de la violence de son époux ; c'est parce que le récit permet de mieux se connaître à travers l'identification à un personnage fictif que Shahryar, au dernier chapitre du livre, se laisse vaincre ou plutôt guérir par son épouse.
Deux leçons fort bénéfiques pour un public de jeunes lecteurs d'aujourd'hui !

Jacques Cassabois
Le Livre de Poche jeunesse, 2016
280 p. 5,90 €

Jean-Louis Gourdain
Rouen

Vous n'aurez pas ma haine

Son épouse Hélène a été tuée au Bataclan le 13 novembre 2015. Pour Antoine Leiris, journaliste, c'est l'horreur. Immédiatement, à l'intention des terroristes, il publie un message étonnant de courage: *"Vous n'aurez pas ma haine"*. Il doit prendre en charge, seul, leur fils Melvil, dix-sept mois. Il lui fait saisir que sa Maman ne reviendra pas, mais qu'en allant sur sa tombe et en partageant leur peine, ils la porteront ensemble dans leur cœur et l'amour familial pourra ainsi continuer à trois. Ce récit se lit d'un trait tellement il est profond d'émotion, de sensibilité, de tendresse conjugale, d'amour paternel, et de courage pour que la vie continue "à trois": Hélène, Antoine, et leur fils.

Une seule fois Dieu est nommé, précisément dans le message aux tueurs: *"Si Dieu pour lequel vous tuez aveuglément nous a faits à son image, chaque balle dans le corps de ma femme aura été une blessure dans son cœur"* (p 63). Comment peut-il mieux dire que Dieu est "miséricordieux", blessé en Lui-même par la violence humaine ? Au cœur de la violence, un récit qui devient un hymne à l'amour conjugal (Hélène, cet "être d'exception, l'amour de ma vie", p.63), un hymne à la vie, à la solidarité familiale père-enfant, à l'espérance plus forte que la mort. "Mon fils et moi, nous sommes plus forts que toutes les armées du monde" (p.64).

Un récit qui peut sans doute intéresser des enseignants avec leurs élèves en réflexion sur les événements dramatiques et sur les possibles "réponses" engagées.

Antoine Leiris Éd. Fayard, 2016, 139 p. 13 €

P. Pierre Fournier
Gap

Des livres qui répondent aux questionnements des enfants

Nos enfants se posent des questions sur tout, et nous trouvons rarement les réponses qu'ils cherchent. Peut-être parce qu'en fait ils souhaitent surtout mettre du sens sur ce qu'ils vivent et sentir qu'ils ne sont pas les seuls à traverser les épreuves qu'ils rencontrent.

Voici quelques collections de livres dans lesquelles vous avez toutes les chances de trouver de l'aide pour aborder les sujets délicats avec vos enfants. Vous ne répondrez pas forcément à toutes leurs questions mais vous les aiderez à se repositionner et à réfléchir autrement.

Les petits guides de Catherine Dolto, écrits par Catherine Dolto et Colline Faure-Poirée, illustrés par Frédérick Mansot, éditions Gallimard, 6,20 €, environ 80 guides publiés à ce jour.

Ces albums sont à l'usage des petits (dès 2 ans, et jusqu'à 6-7 ans pour la plupart). Ils abordent de front ce qui fait la vie de tous les jours, les sentiments, les problèmes, et les règles de vie, avec des thèmes appropriés à la réflexion que peuvent avoir les enfants en maternelle : gentil-méchant, les bobos, bouder, les colères...

Pas de solutions, pas de réponses, mais des situations que l'enfant peut avoir vécues, avec quelques phrases pour les décrire, les analyser, essayer de faire comprendre le ressenti de chacun. En somme, des livres très accessibles pour tous.

Collection Max et Lili, éditions Calligram, 5,50 €, 112 tomes publiés à ce jour

Chacun des livres de cette petite collection aborde un nouveau sujet (le harcèlement à l'école, le divorce, l'angoisse, l'amour, Internet...). Max, Lili et leurs amis, sont mis en scène dans une courte bande-dessinée où les enfants posent leurs questions et expriment leurs doutes, leurs colères et leurs réactions. À la fin, plusieurs pages sont consacrées à une espèce de bilan que le lecteur peut faire seul ou approfondir avec un adulte. Grâce à des questions assez ouvertes, il se questionne sur ce que lui-même ou ses amis ont pu vivre de l'histoire mentionnée dans le livre.

Sans jugement, cette collection permet d'aborder finement tout ce qui touche nos enfants et nos préados

"Les questions des tout-petits" sur la mort, les méchants, l'amour, Dieu..., Bayard Jeunesse, 14,90 €.

Contrairement à ce que le titre de la série pourrait laisser croire, si ces livres sont bien accessibles aux petits, ils sont aussi très adaptés aux plus grands car ils développent une grande sensibilité aux valeurs qui sont les nôtres, humanistes et chrétiens que nous sommes.

Chaque livre est divisé en chapitres. Un chapitre par question. À chaque fois, une petite bande-dessinée soulève un problème. Une histoire, tirée de notre héritage culturel (Bible, conte traditionnel...), est ensuite racontée pour illustrer la question posée. Et enfin, un petit retour en bande-dessinée permet de faire un bilan de la question et d'ouvrir à quelque chose de plus large et plus philosophique (voire théologique).

Une excellente collection à mettre entre toutes les mains.

Pour approfondir, une petite série animée qui permet aux enfants de réfléchir, trouver des questions et des réponses : Mily Miss Questions, comédie philosophique pour les enfants, particulièrement adaptée aux 5-8 ans. On peut acheter les quatre DVD ou regarder les épisodes gratuitement sur Francetv-éducation.

Marie Becker

Spiritualité, recherche de sens

Ce thème de la spiritualité se retrouve dans la plupart de nos activités. A Issy les Moulineaux, fin octobre, Nicole Lemaitre a fait une conférence qui sera reprise dans un prochain numéro de notre revue centré autour de la question lancinante de la transmission de cette dimension dans le cadre d'une société laïque.

Au cours des sessions de l'été dernier, il a joué un rôle important comme le rappelle Philippe Leroux dans le billet ci-dessous. Et Pierre Fournier a rappelé, lors de la centième session du Laus, quelles étaient les intuitions de ses fondatrices. Le contexte politique économique et social a beaucoup changé depuis 1916, mais les enseignants actuels, leurs élèves, se posent eux aussi la question du sens de l'existence et, fidèle à la tradition, CdEP essaie tracer les pistes de réponse, par exemple en participant activement aux semaines sociales, fin novembre, sur le thème *ensemble l'éducation*.

Promenade méditative

Heureuse nouveauté à la session de Rochefort-du-Gard ! Dans la matinée du 23 août, après avoir extrait au hasard quelques morceaux de papier d'une corbeille présentée par Chantal, nous étions invités à nous promener autour du sanctuaire. Déambulation silencieuse et solitaire, temps de méditation au gré des pensées de Saint François de Sales recueillies par notre aumônier Daniel sur des feuillets miniatures et rassemblées comme des offrandes à partager. Pensées à déplier dans nos mains et à déployer dans nos vies, réflexions à lire, à relire, à goûter, laissant nos pas s'abandonner aux jardin, route, sentier, chemin de croix voisins, sous le grand soleil d'été ou à l'ombre des ramures. Voici celles que j'ai eu la joie de recevoir :

- ✶ *Les poissons jouissent de la grandeur incroyable de l'océan ; jamais, pourtant, aucun poisson – ni même toute la multitude des poissons – ne vécut dans toutes les plages, ni même ne trempa toutes ses écailles dans toutes les mers du monde.*
- ✳ *Quand nous tombons, il faut tout perdre plutôt que le courage, l'espérance et la résolution.*
- ✶ *Pratiquez ces petites et humbles vertus qui croissent comme des fleurs au pied de la croix : le service des pauvres, la visitation des malades, le soin de la famille.*

Ensemble, l'éducation

Quelques extraits des contributions envoyées par CdEP au site des semaines sociales où l'association a tenu un stand les 19-20 novembre.

Favoriser la mixité sociale

"L'école publique se paupérise toujours plus au cœur des quartiers les plus précaires sans laisser aucun espoir à ses élèves". (P. Pujol, *La fabrique du monstre*, Les Arènes, p. 116)

Une école publique qui favorise la mixité sociale et l'égalité entre les territoires. Une option éducative de rencontres et de jumelages peut soutenir une politique de redistribution des richesses et une politique de la ville plus équitable. En effet, au moment où le travail ne remplit plus ce rôle, des réalités culturelles porteuses de cohérence traversent notre société : accès à la culture et aux loisirs, place de la musique, sens de la fête. L'École peut s'inscrire dans cette perspective, en pratiquant des rencontres inter-territoires, en proposant des jumelages entre établissements et entre classes des territoires d'ici et de là-bas, en co-évaluant alors les réussites éducatives. On serait bien loin de la concurrence scolaire qui fait que chacun s'organise sur les failles de l'école d'en face.

Thématique 1 : Tracer des chemins de réussite pour tous

Sens et spiritualité

L'éducation est un bien pour chaque famille au même titre que la possibilité d'avoir accès aux soins, de pouvoir se loger. L'école est un bien spirituel. Elle assure le passage de la famille à la société, de la société passée à la société à venir. Parce qu'elle est le lieu où l'on réfléchit ensemble, elle valide et fonde l'existence d'un espace commun, un espace qui prend en compte les particularismes, et cherche à les éclairer d'une commune manière, raisonnable, en faisant une distinction entre croyances et savoirs que tous peuvent reconnaître. En retour, la manière d'établir les savoirs relance une mise à distance, une relecture des croyances.

Thématique 8 : Faire toute sa place à la spiritualité

Été 2016

Ristolas

Quand on vient pour la première fois au chalet Chevreul de Ristolas comme c'est le cas pour moi, le premier contact est surprenant et rassurant à la fois. Un cocktail bien dosé : une louche de réflexion théologique, une cuillère à café de gastronomie multirégionale, une rasade de grimpettes en montagne et une pincée de génépi pour donner du gout ! Très rafraichissant !

L'humeur est joyeuse, bon enfant et chaleureuse. Une grande famille quoi. Plusieurs générations d'une même fratrie se retrouvent. Liens filiaux ou amicaux, mais quels liens ! Pèlerins dispersés pendant l'année scolaire (certains officient encore dans des sphères universitaires) et réunis depuis 40 ans dans ce modeste chalet des Alpes du sud, pendant 15 jours, pour se ressourcer, se retrouver, se parler et marcher. La satire et l'humour ne sont jamais loin, auréolés de chansons paillardes… et d'une joie tout évangélique.

Le séjour a été baigné de soleil, ponctué de quelques averses rafraichissantes. Les thèmes abordés ont été d'une grande variété : Abraham, Victor Hugo, commerce équitable, étude de textes bibliques, fondamentalisme religieux… que d'occasions de s'interroger, d'apprendre et de s'enrichir. Merci à tous ceux qui ont œuvré avec passion cette année pour nous instruire. Que de préparations en amont !

Le chalet Chevreul Ristolas, photo Pascale Lambert

Et comme la montagne est belle ! Ce sera ma conclusion : une telle variété d'espèces végétales et animales (marmottes qui nous narguent, bouquetins jouant les équilibristes) ne peut que ravir les sens. J'avais oublié combien la beauté de dame nature nous nourrit et nous fortifie. Merci de m'avoir accueilli cette année. J'espère que nous aurons encore l'occasion de marcher ensemble dans les années à venir.

C. B.
Île de France

Notre Dame du Laus

Il est grand temps que je vous parle de notre session. Elle s'est bien déroulée.

Nous étions en 2016 c'est à dire **100 ans** après la première session de ce type au sanctuaire de N-D du Laus. C'est Marie Silve, en compagnie d'un groupe de jeunes institutrices, qui vont s'appeler Les DAVIDÉES, qui va initialiser ce type de rencontres. Objectif, **se réunir pour se ressourcer spirituellement et intellectuellement.** Cela a perduré jusqu'à aujourd'hui. Ainsi, dans ce lieu hautement marial, vont se rencontrer et se croiser trois **Associations d'enseignants catholiques** mais exerçant dans le public (Association Joseph Lotte qui sera plus connue sous le nom Paroisse Universitaire, les Davidées et les Équipes Enseignantes).

Le Laus photo F. Filippi

Le point d'orgue de notre session a été la messe du jeudi 1er octobre honorant la mémoire de Marie Silve. L'homélie avait été confiée au Père Pierre Fournier (voir extraits ci-contre). Mais, il y a un mais… nous n'étions que 12 à cette session (quatre défections de dernière minute pour cause de santé !). Un groupe bien vieillissant et fatigué. Nous en avions déjà discuté l'année dernière et en avons décidé cette année : **cette session 2016 sera la DERNIÈRE** que nous assumerons. Le Recteur a trouvé que c'était raisonnable et qu'il ne fallait pas avoir de regrets !

Petit miracle ou coïncidence, après la célébration une sœur découvrait un ex-voto au nom des Davidées. Nous partons mais ce nom des Davidées restera, ainsi, gravé dans la "pierre" à côté de l'autel de la basilique.

Francis Filippi
Paris

bibliographie

• *Jean Guitton* Les Davidées, *éd. Casterman, 1967, 138 p.*
•*Jean Guitton* Marie Silve et la spiritualité laïque, *éd. Foyer de Comminges, 1978, 39 p.*
• *Revues mensuelles :* Aux Davidées, *éd. des Croix Provençales, Aix-en-Provence*

Hommage à Marie Silve,
fondatrice des Davidées

Cet été, nous avons la joie de fêter le 100° anniversaire des sessions des "Davidées". C'est, en effet, l'histoire de la magnifique et providentielle rencontre, ici, à ND du Laus, de deux vaillantes institutrices à la fin de l'été 1916, durant la Grande Guerre. Avec des collègues enseignantes, la jeune institutrice Marie Silve, 22 ans, est venue du diocèse de Digne, de Fours, petit village de la Haute-Ubaye. Elle rencontre ici Mélanie Thivolle, institutrice venue, avec des collègues également, du Diocèse de Valence, de Crest. Les deux petits groupes s'organisent pour une retraite spirituelle ensemble. Toutes deux désiraient se soutenir mutuellement pour vivre une vie spirituelle profonde et généreuse, pour sortir de l'isolement des institutrices éloignées d'un village à l'autre, d'un hameau à l'autre, pour nourrir leur vocation et leur mission de baptisées, d'enseignantes chrétiennes au sein de l'Ecole publique laïque.

Marie Silve et Mélanie Thivolle ont pleinement répondu à l'appel du Christ pour devenir "disciples-missionnaires" selon une expression chère au pape François. Avec leurs collègues, elles se sont donné rendez-vous pour une retraite spirituelle annuelle à ND du Laus. Elles ont aussi créé immédiatement un bulletin de liaison pour servir de communication entre collègues souvent isolées. Dès la fin 1916, ce bulletin est devenu une revue mensuelle, *Aux davidées*, et, par la suite, le sous-titre a été précisé : "Revue de Formation chrétienne".

L'origine de ce remarquable élan tient à la conversion vécue par Marie Silve à ses 20 ans. D'éducation chrétienne par sa famille et sa paroisse près de Seyne-les-Alpes, à St-Pons, sa foi a été ébranlée dans la formation à l'École Normale. A Fours, sa rencontre avec le curé, le Père Signoret, va être déterminante. Il lui propose de lire le roman de René Bazin paru en 1912 : *Davidée Birot* (ce roman qui vient d'être republié en diverses éditions..). Elle se reconnaît dans l'histoire de cette jeune institutrice Davidée arrivée dans le village d'Ardésie. Davidée est à l'écoute de ses élèves, notamment de la petite Anna, de 8-9 ans, prise dans des difficultés familiales et qui lui confie : *"Je veux mourir..."*. Mourante, Anna questionne : "*Et Dieu dans tout cela ?*". En emmenant ses élèves aux obsèques à l'église, Davidée est confrontée à la question de la destinée humaine : *"D'où venons-nous? Où allons-nous ?..."* La conscience de Marie Silve est touchée. Elle se questionne alors sur la Vérité, sur le sens à donner à sa vie, sur la pertinence des sources de la foi chrétienne, et décide de venir, avec ses amies, en pèlerinage à ND du Laus.

Pierre Fournier photo F Filippi

Avec la revue *Aux Davidées* et les autres revues qui la complèteront, avec les réunions et les rencontres, avec des centaines, puis plusieurs milliers d'abonnés, de lecteurs et des lectrices, les «Davidées» ont eu un rayonnement rapide et étonnant. Ce fut la source de vraies vocations, en particulier des vocations de laïcs engagés dans leur milieu de vie, notamment auprès de non-croyants selon un dialogue fraternel.

Le philosophe Jean Guitton a écrit une étude sur *Marie Silve et la spiritualité laïque*. Il y souligne la fécondité de la discrétion chère aux Davidées, une discrétion assumée dans la tâche quotidienne de l'enseignement avec intériorité et disponibilité. J. Guitton aime faire le parallèle entre la discrète institutrice Marie Silve, la discrète Vierge Marie, et la discrète bergère Benoîte Rencurel au service des pèlerins du sanctuaire de ND du Laus. Chacune a vécu une féconde vocation et mission auprès de son entourage.

À la lecture de la revue *Aux Davidées*, nous remarquons combien la vie tout entière de Marie Silve a été profondément animée par l'École française de spiritualité qui s'est développée à la suite de st François de Sales et d'autres auteurs spirituels. Elle a vécu ainsi dans le sens de la grandeur de Dieu, le sens de sa Sainteté qui suscite la prière, l'adoration, la contemplation, l'humilité de l'être humain comme créature au service du Seigneur et des frères.

À la suite du Christ, Marie Silve et Mélanie Thivolle ont jeté les filets de l'Évangile pour que la nourriture spirituelle soit abondante pour leurs collègues d'Enseignement, pour les élèves et leurs familles, une nourriture abondante pour nous tous !

Père Pierre Fournier
ND du Laus, le 1er sep 2016

Session des actifs à N-D de Grâce à Rochefort-du-Gard

De l'estime de soi

"Tu as du prix à mes yeux ...et je t'aime" (Isaïe 43, 4).

Notre groupe de vingt-cinq personnes dont deux enfants a trouvé dans cette session sur l'estime de soi un véritable ressourcement avant la rentrée. Nous avons vécu, dans une ambiance décontractée voire familiale, un bon et beau moment, dans un lieu magnifique, incitant à lui seul à la réflexion et à la méditation !

Le thème a été vraiment bien choisi car il concerne les enseignants d'un point de vue à la fois personnel et professionnel, les élèves et les parents.

Les participants ont particulièrement apprécié l'alternance des contributions de nos deux intervenants Édith Tartar Godet et Daniel Moulinet : deux de la part d'Edith et trois de la part de Daniel.

Edith, à l'exception d'un préambule où elle rappelait la définition de l'estime de soi et des compétences psychosociales, avait fait le choix de ne pas être trop théorique et nous a proposé avant tout un travail interactif en petits et grand groupe :

- création d'une figure pour répondre à la question : qu'est-ce que l'estime de soi pour moi, quels sont mes ressources comme mes manques ?
- photo-langage
- bal des identités.

Daniel lui, nous a fait suivre une sorte de cheminement spirituel pour retrouver l'estime de nous-mêmes devant Dieu : tout d'abord une méditation biblique autour de l'histoire de Zachée et de la femme adultère, très appréciée puis une traversée de l'échec à partir de pistes données par Anselm Grün, enfin un commentaire de la lettre de François de Sales à Rose de Bourgeoys.

Certains auraient souhaité par moments des apports plus théoriques, d'autres prolonger certains exposés, notamment celui sur Traverser l'échec, par un atelier permettant une transposition...

Le rythme de la session, plus souple que d'ordinaire, nous a permis d'échanger en toute confiance après les propositions d'activités diverses de chacun : lectures, interview filmée, prêter notre concours à un atelier philo proposé par Virginie sur Exister ou à un jeu sur la Miséricorde préparé par Marianne, vivre concrètement des partages d'expériences.

Les temps de prière : laudes intégrées aux messes matinales, textes lus avant de démarrer la journée, célébration eucharistique du dimanche, promenade méditative aux alentours du sanctuaire, à partir de pensées de Saint François de Sales, sélectionnées par Daniel, nous ont aidés à retrouver la paix intérieure.

Un atelier d'écriture réalisé en groupes, à partir de photos prises pendant la session, de paroles entendues, a permis l'élaboration d'une belle liturgie de la Parole profonde et authentique qui a pratiquement clos la rencontre, avant l'évaluation finale.

Les pauses touristiques : visite du pont du Gard, visite commentée du centre historique d'Avignon, comme les moments de détente : chants, présentation de la légende de la Tarasque, ont permis de nous détendre.

Les enfants, très bien pris en charge par Geneviève, se sont sentis très à l'aise au sein du groupe et dans la maison.

Encore une fois, ce type de rencontre a été fort apprécié et semble véritablement répondre aux besoins actuels des enseignants chrétiens en activité. On peut simplement regretter que le groupe n'ait pas été plus étoffé. Il est de la responsabilité de chacun des participants d'évoquer ce temps fort auprès de personnes en quête de réflexion, de méditation... et de les inviter à nous rejoindre à une prochaine session.

Voici une des prières conçue par Isabelle, Bertrand, Anne et lue au cours de la liturgie de la Parole :

Une faille, un pont...

Seigneur,

Dans le silence de mon cœur,

je perçois les failles en moi.

Regarde-les avec toute ta tendresse.

Et comme un père aide son enfant à marcher, aide-moi à jeter les arches d'un pont pour enjamber l'eau trouble de mes peurs et de mes doutes.

Dans la traversée, donne-moi la force, élève mon âme, illumine mes yeux.

Et avec mes frères les hommes, je découvrirai un nouveau rivage où toi tu m'attends déjà dans la vie.

Michèle Lesquoy

Prochains rendez-vous

Rencontre nationale

29 et 30 avril 2017

Centre Saint Paul à Issy-les-Moulineaux

Samedi 29 : Assemblée Générale

Dimanche 30 : *le corps et l'école* avec deux intervenants : Paul Bony, professeur d'exégèse biblique à l'Institut des Sciences et de Théologie des Religions (ISTR) de Marseille, et un enseignant-chercheur de l'Education nationale

Le programme détaillé est en cours d'élaboration

C'est une opportunité pour passer le 1er Mai à Paris !

La prochaine rencontre SIESC-FEEC aura lieu à Vichy

du 24 au 30 juillet 2017

Le thème de ce congrès *La fraternité, un défi pour notre temps* nous a été inspiré par l'histoire européenne et l'actualité. La fraternité, affichée dans la devise républicaine française, est un principe humaniste, clef de voûte de la foi chrétienne. L'humanité exprime le sentiment de fraternité qui lie les hommes dans le temps et l'espace. On se sent alors frères les uns des autres quel que soit le point où l'on se trouve sur la planète. Nous explorerons ce que recouvre ce concept dans différentes dimensions.

D'un point de vue théologique tout d'abord : Qu'est-ce que signifie fraternité dans la philosophie chrétienne ? Comment l'Eglise la vit-elle, comment concrètement la vivons nous aujourd'hui ?

D'un point de vue sociologique et politique (au sens noble du terme) : La fraternité vient ainsi à désigner la qualité des relations qu'entretiennent les hommes les uns avec les autres.

D'un point de vue pédagogique, avec les implications à l'École, dans l'éducation : Comment vivre ensemble dans une période tourmentée ? Comment faire vivre ce principe, associé à celui de solidarité ? Comment transmettre ces valeurs chrétiennes (dans une société laïque) et plus largement humanistes ?

Vichy est célèbre à plusieurs titres. D'abord pour ses eaux, appréciées depuis les Romains (*aquae calidae*). Napoléon III lui a donné son essor de "Reine des villes d'eaux". L'histoire a ensuite mis Vichy au cœur de la tourmente pendant la Seconde Guerre mondiale. Nous découvrirons les traces de ce passé historique riche dans les visites prévues pour vous.

Le département de l'Allier est aussi riche de sites touristiques remarquables. Nous irons donc à Lapalisse (fief des Comtes de Chabannes), Chantelle (abbaye bénédictine, ancien château des ducs de Bourbon) et Moulins (capitale ducale, ville préfecture de l'Allier).

Wolfgang Rank, président du SIESC-FEEC
Sylvie Paquet, vice-présidente du SIESC-FEEC et membre du CA de CdEP

C'est en France, belle occasion de rencontrer des collègues de toute l'Europe !

Sagesse

Parler d'un tableau aimé de tous (et dont on a sans doute tout dit) peint il y a 368 ans par un artiste lorrain dont nous avons déjà présenté le *Saint Joseph charpentier* (cf *Lignes de crêtes* n° 26).

Deux femmes et un enfant dans les bras de celle qui nous semble la plus jeune.

Un cadrage au plus proche des personnages.

Une lumière forte dont nous ne voyons pas la source.

Des couleurs chaudes autour de taches blanches. La transparence d'un vêtement, le rouge ombré d'un autre.

Une mère dont les mains aux doigts mal assurés maintiennent l'enfant nouveau-né. Son premier ?

Deux visages dont les lignes trahissent l'âge. La jeunesse de face, pureté des lignes tendues. L'âge mûr de profil, souplesse des lignes qui s'arrondissent.

Deux regards à interpréter. Une jeune fille concentrée, attitude méditative captée par le peintre. Une sage-femme peut-être, ou la mère, ou une amie plus âgée ? Peu importe. Bienveillance, regard englobant la jeune mère et l'enfant, regard intériorisé et méditatif lui aussi.

Une main qui se lève pour diriger la lumière de la bougie. éclairer-orienter, protéger tout à la fois, bénir d'un savoir plus expérimenté. Tu sais... Attention... Vas-y doucement...

Et la jeune accouchée y va doucement, du bout des doigts.

L'enfant, sommeil profond, sans bras, et dont rien ne dévoile le sexe est emmailloté, serré dans un lange par un bandage. Chrysalide, état intermédiaire. La lumière se reflète sur son front. Un point, comme un signe discret.

Rien pour nous dire où nous sommes... Seulement dans la nuit.

Une naissance serait-elle une affaire de femmes ? Point d'hommes alentour.

Ce tableau est une méditation sur la naissance et les mystères qui l'accompagnent et les questions qui se posent déjà. L'origine, la fin. Ici le peintre installe dans la joie de l'avènement la fragilité des devenirs et des engagements.

Tout ce que la physiologie[1] *peut dire sur les commencements de l'homme est là !* s'émerveillait l'historien et philosophe Hippolyte Taine en 1863.

Plus près de nous l'écrivain Pascal Quignard écrit avec justesse : *Chez La Tour, les dieux sont sans nimbes, les anges sont sans ailes, les fantômes sans ombre. On ne sait si c'est un enfant ou Jésus. Ou plutôt : tout enfant est Jésus. Toute femme qui se penche sur son nouveau-né est Marie qui veille un fils qui va mourir.*[2]

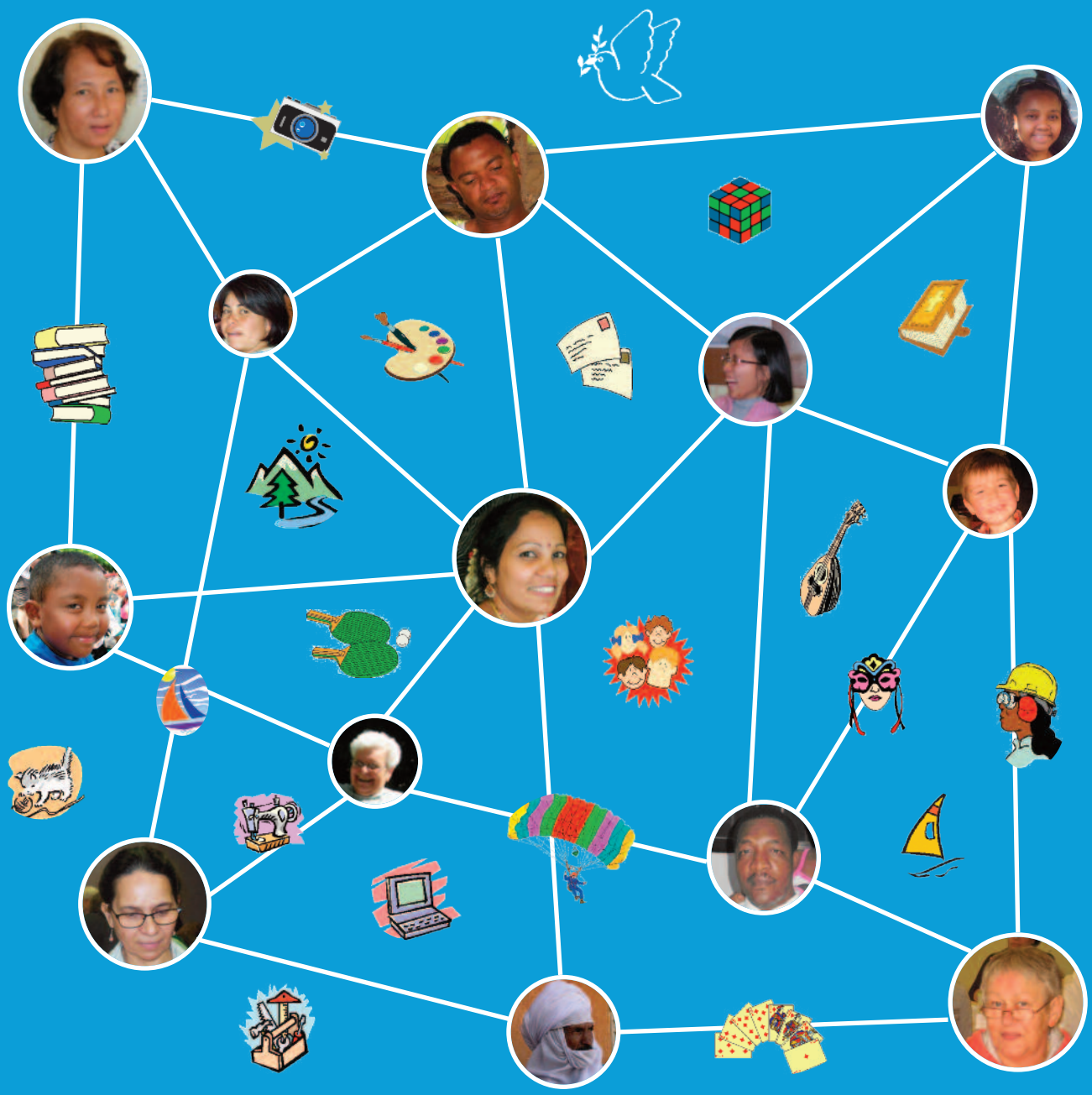
Pour terminer j'aimerais faire référence à une œuvre de François Morellet[3], artiste contemporain abstrait si l'on veut et surtout conceptuel. Cette œuvre s'intitule *Georges de La Tour défiguré, esquisse n°3*, elle date de 1989 et se trouve aussi au musée des beaux-arts de Rennes. Cette œuvre est constituée de trois cadres entoilés, rectangulaires, blancs, de format 30 figure (92 x 73 cm), placés sur un mur blanc. L'un à la place de la jeune mère petite dimension horizontale, grande dimension verticale. Le deuxième cadre placé par dessus le premier en longueur et incliné vers la droite pourrait contenir le bébé emmailloté. Le troisième à gauche, grande dimension verticale s'incline aussi vers la droite, la tête et la main du personnage à la bougie ! Bien sûr pas de figure, une "dé-figuration" pour garder l'essentiel de l'œuvre de de La Tour. J'ai eu l'occasion de rencontrer François Morellet. C'était un homme délicieux. J'imagine toute la tendresse qu'il a voulu mettre dans cette création en plus de son habituel humour.

En ces temps troublés notons particulièrement le caractère souvent universel des messages de l'art.

Alain Gobenceaux
Octobre 2016

1/ Le terme physiologie a été utilisé au XIXe siècle par les écrivains réalistes pour qualifier de petites études de mœurs (Balzac a publié Physiologie du mariage *en 1829).*
2/ Georges de La Tour, *Pascal Quignard, éditions Galilée.*
3/ François Morellet, né à Cholet le 30 avril 1926 est mort le 10 mai dernier dans cette même ville.

Le Nouveau-né, Georges de La Tour, vers 1648, musée des beaux-arts de Rennes, 76 × 91 cm



Comité de Rédaction :

Suzanne Cahen
Pierre Darnaud
Jean-Louis Gourdain
Chantal Guilbaud
Monique Judenne
Anne-Marie Marty
Mireille Nicault
Benoît Petit
Catherine Réalini
Marie-Inès Silicani
Édith Tartar Goddet
Isabelle Tellier
Jacqueline Xhaard-Bourdais

Collaborateurs :

Alain Gobenceaux (iconographie)
G. Million, D. Thibaudeau (dessins)
Tcho Picault, Françoise Pontuer (secrétariat)
Andrée Fabre, Paulette Molinier, Juliette Panek (relecture)

Chrétiens dans l'Enseignement Public - 67 rue du Faubourg Saint-Denis 75010 Paris
Tél. : 01 43 35 28 50 - site électronique : http://www.cdep-asso.org/ - courriel : cdep-asso@orange.fr